JEAN PALFYN

SA VIE, SES TRAVAUX

INFLUENCE QU'IL A EXERCÉE A SON ÉPOQUE SUR

LA MÉDECINE ET LA CHIRURGIE

APPRÉCIATION DE SES TITRES A L'INVENTION DU FORCEPS

PAR LE DOCTEUR **Alphonse GOFFIN**

Membre correspondant de la Société médicale « l'Emulation » de Courtrai.

Ouvrage publié au profit de la souscription ouverte pour élever une statue à Palfyn.

Janvier 1887.

IXELLES-BRUXELLES
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE JEAN VISELÉ
14. AVENUE DES ÉPERONS D'OR

1887

JEAN PALFYN

SA VIE, SES TRAVAUX



JEAN PALFYN

SA VIE, SES TRAVAUX

INFLUENCE QU'IL A EXERCÉE A SON ÉPOQUE SUR

LA MÉDECINE ET LA CHIRURGIE

APPRÉCIATION DE SES TITRES A L'INVENTION DU FORCEPS

PAR LE DOCTEUR **Alphonse GOFFIN**

Membre correspondant de la Société médicale « l'Emulation » de Courtrai.

Ouvrage publié au profit de la souscription ouverte pour élever une statue à Palfyn.

Janvier 1887.

IXELLES-BRUXELLES

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE JEAN VISELÉ

14. AVENUE DES ÉPERONS D'OR

1887


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉPIGRAPHE :

J'ai toujours aimé au plus haut point la science de l'anatomie : je m'y suis appliqué avec une ardeur insatiable; et cela, ayant devant les yeux le but de pouvoir pratiquer la chirurgie avec plus de sécurité.

Palfyn. *Traité d'ostéologie.* Préface.

My aangaande, heb ik deze heerlyke konst (de ontleedkunde) altyd op het hoogste bemind, en met een onvermoeyden yver die getracht te leeren, opdat ik met meerder zekerheyd de Heelkonst zou konnen oeffenen.

Palfyn. Voorreden van zyn boek : *Ware beschryving der beenderen van 's menschen ligchaem.*

INTRODUCTION

L'histoire des sciences humaines nous enseigne une triste vérité, constatée à tous les âges.

Lorsque les conceptions d'un homme de génie devancent son époque et que ses intuitions n'attendent pas les progrès lents et mesurés de l'humanité, l'envie, l'ingratitude, le mépris ou l'indifférence s'attachent à ses travaux et à ses efforts.

Que de fois la vie du savant a été un long martyre, que de fois les besoins matériels de l'existence sont venus arrêter l'essor du génie ou la manifestation de ses œuvres! Heureuse circonstance quand le savant est doué d'une fermeté d'âme, capable de triompher de tous les obstacles.

Le célèbre anatomiste et chirurgien Jean Palfyn en fut un merveilleux exemple. Luttant victorieusement contre les difficultés sans nombre dont sa route se trouvait hérissée, il put associer sa patrie à la gloire majestueuse que répandirent simultanément à cette époque bénie la plupart des pays d'Europe, grâce aux conquêtes et découvertes scientifiques, les plus belles dont l'esprit humain puisse s'enorgueillir. Le grand problème de la nature intime de l'organisation de l'homme avait rapidement marché vers sa solution depuis qu'André Vésale, démonstrateur rigoureux, avait vaincu les préjugés fanatiques qui faisaient des enseignements erronés de Galien les principes immuables de la vérité anatomique.

L'esprit transcendant de Palfyn devait féconder des principes rationnels : aussi le vit-on s'appliquer à élever l'art chirurgical à un haut degré de certitude et de perfectionnement, en le basant sur les connaissances nouvelles de l'anatomie.

Cet art, jusqu'à lui, n'avait encore pu sortir de l'enfance. Son exercice consistait généralement dans la pratique d'un certain nombre d'opérations, auxquelles on attachait une si médiocre importance, qu'un barbier était jugé assez habile pour s'en acquitter. Aussi fut-il remarquable le génie de l'homme qui parvint à jeter sur cet art si méprisé cet éclat irrésistible,

transmis depuis d'âge en âge et faisant honorer aujourd'hui ses dignes représentants à l'égal des plus grandes gloires du monde !

Et Palfyn mourut indigent !... Et son ombre dut attendre qu'une nouvelle génération devînt virile, pour recevoir la juste récompense de plus de soixante années d'une vie d'abnégation, de travail opiniâtre et immensément productif.

L'ingratitude des hommes de son temps ne put néanmoins annihiler l'heureux résultat de ses efforts. Ses écrits étaient honorés par les savants de l'époque et ne tardèrent pas à recueillir la faveur de l'enseignement public, quand, la paix ayant été rendue à l'Europe, après les guerres fatales du roi de France Louis XIV, le courant de la science devint irrésistible.

Les livres de Palfyn, écrits en langue flamande, avaient accès dans toutes les Ecoles des Provinces-Unies et se vulgarisaient par des traductions en Allemagne et en France.

Cinquante années séparèrent la mort de Palfyn du moment où les membres du Collége de médecine de la ville de Gand, cédant à l'évidence, prirent sur eux de venger la mémoire du maître de l'oubli coupable où l'avaient laissée les contemporains. Ils firent graver sur le marbre l'expression de leurs sentiments d'admiration envers un savant distingué dont la patrie pouvait s'enorgueillir. Ils firent célébrer par des poëtes les vertus de celui dont ils voulaient réhabiliter le nom (1) et confièrent à un des leurs le soin de retracer sa carrière, en faisant ressortir les droits qu'il possédait au respect des hommes de science et à la reconnaissance de l'humanité (2).

Cet acte eut un immense retentissement. Les savants accoururent de tous côtés pour consacrer par leur présence cette justice tardive et ces hommages mérités. Palfyn était vengé et ses titres scientifiques solennellement établis !

Il nous suffira pour le moment d'invoquer l'éloge funèbre, prononcé à l'occasion de l'inauguration du mausolée qui fut élevé à sa mémoire. Ce document a une valeur capitale par la raison que les conclusions en furent unanimement ratifiées par les auditeurs (3). Au reste, il passa au creuset de la critique contemporaine. Celle-ci s'empara de ce discours pour faire ressortir le ridicule d'un style boursoufflé, emphatique, parsemé d'hyperboles et de néologismes ; elle fit bonne justice des prétentions pédan-

(1) Voir la note 1, à la fin de cet opuscule.
(2) Voir la note 2, id.
(3) Voir la note 3, id.

tesques qui y sont effrontément et abusivement étalées (1). Mais, en enlevant à l'auteur tout mérite littéraire, elle laisse debout l'appréciation judicieuse qu'il fait du caractère de son héros.

Palfyn y est représenté, dès ses premiers pas dans la carrière de la science, comme gémissant (2) sur l'état d'abjection (3) où il voyait l'art chirurgical, on nous le montre possédé du désir de procéder à une réforme radicale pour l'enseignement de cette branche de l'art de guérir, réforme capable de lui faire conquérir, avec l'estime du monde, sa place marquée dans le cadre des sciences médicales. L'orateur fait ressortir les faits éclatants qui établissent la gloire de Palfyn. Il cite le traité d'ostéologie, celui de l'anatomie chirurgicale et des opérations, comme témoignant des efforts du professeur pour perpétrer la rénovation de la caste des chirurgiens par le moyen de la formation de bons élèves, aptes à se constituer dans la société les dignes adeptes d'un art nécessaire et trop longtemps méconnu. Il signale la faveur avec laquelle les écrits de Palfyn furent accueillis par les autorités médicales de son temps, leur empressement à permettre à l'auteur de publier en tête de ses livres le témoignage écrit de leur haute satisfaction, ainsi que de leur adhésion à des ouvrages scientifiques irréprochables et il en déduit avec raison la preuve de l'influence prépondérante que Palfyn exerça sur l'art chirurgical et sur la méthode d'enseignement, basée sur les connaissances exactes de l'anatomie. Si l'on veut une preuve de l'estime que les savants professaient pour Palfyn, l'orateur la trouve dans la réception amicale et enthousiaste qu'ils lui firent à chacun des fréquents voyages qu'il entreprit auprès d'eux. Il cite à ce sujet ce touchant épisode qui donne en même temps une idée du caractère modeste de Palfyn.

Palfyn faisait de fréquents voyages : il voulait recueillir de nouvelles leçons, et, pour ainsi dire, saisir le génie des grands hommes dans leur conversation. Il arrive à Leyde et se rend chez Boerhaave. Introduit d'abord auprès des élèves, il lie connaissance avec eux et, tout en causant, leur demande s'il avait paru quelque nouvel ouvrage de chirurgie. « Nous étudions avec ardeur, lui répondirent-ils, les traités d'anatomie de Palfyn : ils ont tellement charmé notre maître, qu'il les relit pour la troisième fois. » Eh bien! leur répond le modeste voyageur, allez lui dire que Jean Palfyn l'attend ici... » Boerhaave n'eut pas plus tôt entendu prononcer ce nom, qu'il accourt, serre tendrement Palfyn dans ses bras

(1) Voir la note 4, à la fin de cet opuscule.
(2) Voir la note 5, id.
(3) Voir la note 6, id.

et lui dit avec cette simplicité cordiale des Hollandais : « Il y a bien longtemps que je désirais vous voir ; vos ouvrages me plaisent beaucoup et j'approuve toutes vos opinions. Vous prendrez votre logement ici et vous resterez dorénavant auprès de moi. » Mais Boerhaave essaya inutilement de l'attacher à l'Université de Leyde.

L'oraison funèbre renferme certaines autres données que tous les biographes ont ratifiées. Elle nous apprend que Palfyn confectionna plusieurs instruments de chirurgie qui prouvent en faveur de sa sagacité. A ce propos, l'orateur le proclame l'inventeur du forceps, avec une foi si naïve et une confiance si ferme dans l'assentiment de ses auditeurs, que le lecteur se surprend à se demander s'il est bien vrai que la chose ait pu jamais être contestée. — Oui, cette gloire fut passionnément disputée à Palfyn. Nous le dirons dans le cours de l'analyse que nous faisons de la vie et du mérite de notre illustre compatriote, mais nous revendiquerons tout aussi énergiquement pour lui, nous appuyant sur l'histoire, sur la tradition et le bon sens, la gloire d'un fait considérable qui suffit à immortaliser son nom.

Ses premiers admirateurs l'ont ainsi compris, quand, voulant faire revivre son souvenir, par le mausolée qu'ils lui élevèrent, ils y firent tracer, comme la marque de son génie, une image du tire-tête.

C'est cette admirable découverte qui inspira à l'illustre poëte flamand, dame Van Ackere, née Maria Doolaeghe, les accents si nobles et si émus de son beau chant lyrique qui porte le nom de Palfyn (1).

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir éprouver une émotion profonde en retraçant ici la vie de cet homme de bien, qui n'ambitionna jamais d'autre gloire que celle d'être utile à ses semblables et qui, oublié, dédaigné pendant tout le cours de son existence, si ce n'est pas quelques intelligences d'élite, ne recueillit qu'au-delà du tombeau le prix de son abnégation et de ses vertus; dont la bonté et la modestie, au lieu de fixer sur lui la sympathie et la considération, qu'on ne pouvait refuser à son génie, alimentèrent plutôt l'audace des envieux qui le firent succomber sous leurs coups (2).

Honneur à la ville de Courtrai ! honneur à la Société médicale l'Emulation ! En revendiquant pour Palfyn une glorification nationale, ils ont compris que la Belgique ne peut se tenir en dehors du courant qui entraîne aujourd'hui tous les peuples à réhabiliter leurs illustrations et ils

(1) Voir note 7.

(2) ... Hy stierf op stroo, en, onbeloond, vergeten.
Hy moest zyn boekzaal zelfs verkoopen, wild 'hy eten (De Braband).

proclament hautement devant le monde que, sans les travaux de Palfyn, l'histoire de la science médicale présenterait une lacune actuellement peut-être encore béante.

Et pour nous, qui ne répudions pas notre nationalité flamande, dont le cœur saigne à la vue de l'immigration constante de l'élément étranger, étouffant les plus pures et les plus légitimes aspirations de notre peuple, nous saluons, en Palfyn, le Flamand honnête, le patriote convaincu et dévoué, qui sut placer au-dessus de tous les soucis, la glorification de sa patrie. Nous applaudissons aux efforts de celui qui traduisit, dans son langage, les conceptions de sa belle intelligence, et qui, employant la langue neerlandaise pour faire pénétrer les notions scientifiques dans l'esprit de ses jeunes auditeurs, en releva la dignité par l'autorité de son nom.

Disons, sans détour, à ceux qui perdent de vue notre passé glorieux, pour suivre à la remorque ces esprits superficiels et vains dont fourmille notre siècle frivole, que leur molle complaisance pourrait seule justifier l'idée d'infériorité que certains affectent d'attacher à notre race et à notre caractère. Le nom de Palfyn témoignera à jamais contre eux! Puisse l'éclat de ce grand nom leur faire secouer la torpeur qui les accable! Puisse-t-il, en rappelant à leur mémoire les grands hommes que notre sol a produits, les convaincre que la langue et le génie flamands peuvent se prêter à toutes les exigences de la science et de la civilisation!

CHAPITRE I.

JEUNESSE DE PALFYN — SON ÉDUCATION — SON DÉBUT ET SES SUCCÈS DANS LA CARRIÈRE CHIRURGICALE

Jean Palfyn vit le jour à Courtrai le 28 novembre 1650. On trouve inscrit sur un registre, déposé à l'état civil de cette ville, qu'il fut baptisé dans l'église de Saint-Martin et qu'il eut, pour parents, Egide (Gillis) Palfyn et Marguerite De Rore, ce qui écarte définitivement toute autre assertion relative à la date et au lieu de sa naissance.

Il est remarquable que la tradition populaire conserva à Courtrai le souvenir de ce citoyen, ainsi s'exprime De Meersman, auteur d'une biograhie. Il ajoute que, de son temps, on y désignait sous le nom de Palfyn la rue que le style officiel appelait rue des Capucins et il prétend que des vieillards montraient la maison située à droite de l'ancienne église de ces religieux, et portant le nº 3, comme bâtie sur l'emplacement de sa demeure paternelle. L'édilité courtraisienne actuelle a cru pouvoir négliger cette tradition et a donné le nom de Palfyn à une rue du quatier moderne, aux abords de la station.

Ce simple, mais touchant tribut d'admiration et de reconnaissance nous fournit déjà une preuve de l'influence prépondérante qu'il a, comme savant, exercé sur son époque et des bienfaits que, comme praticien, il a répandus sur l'humanité. Ajoutons que ce souvenir populaire s'adresse aussi au génie de l'homme qui, dénué de fortune, et privé des ressources que les institutions scientifiques mettent aujourd'hui entre les mains des travailleurs, parvint à illustrer son nom et à l'imposer au respect du monde.

Son père exerçait la modeste profession de chirurgien-barbier, laquelle, encore en enfance dans ces temps-là, n'était ni lucrative, ni honorée et se trouvait reléguée aux derniers rangs de la classification sociale. Mais la nature lui avait donné en partage la noblesse du cœur et il en avait usé largement. C'est ainsi qu'il forma lui-même son fils à la vertu et à la charité, ne suspendant sa protection et ses soins paternels qu'au moment où il sentit qu'il ne pouvait plus rien lui enseigner. Donc, à mesure que le jeune Palfyn avançait en âge, il participa aux connaissances de son père, et, quelque incomplètes que furent ces premières notions, elles

eurent l'avantage d'exercer son esprit et de le préparer à des études plus sévères.

Peut-être Palfyn avait-il surpris chez son père, comme conséquence des tâtonnements d'un art incertain et décevant, des inquiétudes et des frayeurs au sujet des patients qui prenaient ses soins ; ou peut-être, d'une intelligence au-dessus de son âge, avait-il, par des questions indiscrètes et naïves, mais sensées et embarassantes, provoqué chez son père des réflexions tardives sur le manque de fondement de l'art qu'il pratiquait; toujours est-il que, dès ses jeunes années, Palfyn comprit que, pour devenir chirurgien, il fallait être versé dans les connaissances anatomiques. Dès lors, toutes ses pensées furent concentrées sur ce point, et nous le retrouvons plus tard, alors qu'il était entré en possession de cette science anatomique par laquelle il avait une inclination si marquée, aussi enthousiaste qu'au jour où il cherchait seulement à l'acquérir. Nous en trouvons le témoignage dans cette déclaration qu'il formule dans la préface d'un de ses livres : *J'ai toujours aimé au plus haut point la science de l'Anatomie; je m'y suis appliqué avec une ardeur insatiable; et cela ayant devant les yeux le but de pouvoir pratiquer avec plus de sécurité la chirurgie.*

La manière dont Palfyn parvint à acquérir ces connaissances tant désirées, marque une des phases les plus accidentées de sa vie et mérite de nous arrêter un instant.

A l'âge de seize ans, il avait appris tout ce que son père, dans sa position modeste, avait pu lui enseigner ; il avait épuisé tous les livres qu'il avait eus à sa portée et qui n'avaient pu lui donner que les notions littéraires de la langue flamande, dont le monde scientifique, façonné au latin, rejetait encore l'usage. Il se trouvait en face de difficultés inouïes, sans ressources, sans conseil, sans appui : il dut ressentir la plus profonde douleur en apprenant que les seuls traités d'anatomie existants étaient ceux d'André Vésale et du docte professeur Verheyen de Louvain (1), et qu'ils étaient écrits en latin, une langue étrangère dont la connaissance ne pouvait s'acquérir qu'à prix d'or. Rien d'étonnant, dès lors que, dans son âme généreuse, il ait conçu plus tard le projet, pour éviter aux autres les angoisses qu'il avait subies lui-même, de s'appliquer à vulgariser, en les traduisant dans un langage populaire, les notions auxquelles il attachait tant de prix (2).

Se créer des relations qui pouvaient le familiariser avec la langue des savants, intéresser à son énergie des bienfaiteurs pour lui aplanir le chemin de l'étude, tels furent les soucis qui l'occupèrent jusqu'à sa 20me année. Mais il fit plus. Il poussa l'impatience scientifique au point

(1) Vesalius. De corporis humani fabrica. Basilæ. 1555.

Verheyen. De corporis humani anatomia. Lovan. 1663. Ce dernier ouvrage fut, dans la suite traduit, en flamand, probablement sous l'impulsion donnée par Palfyn aux études anatomiques.

(2) Tous les ouvrages de Palfyn, moins un, parurent primitivement en flamand.

de vouloir, comme André Vésale (1), scruter par lui-même les secrets de la nature et cette ardeur studieuse l'entraîna jusqu'à lui faire profaner les cimetières, comme le rapportent tous ses biographes.

Rappelons-nous que Palfyn vivait à une époque où le développement des sciences rencontrait, mais heureusement en vain, les plus grandes entraves : le fanatisme religieux prétendant leur imposer des limites, en raison de l'immuabilité des dogmes, la constitution sociale, où des castes jalouses se disputaient les prérogatives, enfin, la répudiation de la langue populaire, comme langue scientifique. Il y avait là de quoi rebuter une énergie ordinaire.

Palfyn, n'écoutant que sa passion pour l'étude et sentant qu'il devait affronter des préjugés qui ne pouvaient, à ses yeux, qu'empêcher le développement du bien-être public, conforma sa conduite à ce principe, considéré alors comme subversif, que, pour les recherches anatomiques et chirurgicales, il fallait la dissection des cadavres.

Il parvint, plus tard, à faire triompber cette idée auprès de l'autorité constituée ; mais, à l'époque qui nous occupe, il fut taxé de profanation, et, pour échapper aux atteintes de la loi, il fut obligé de quitter Courtrai et de se réfugier à Gand (2).

Il ne perdit rien au change. Il se trouva tout d'un coup sur un plus vaste théâtre que les ressources d'une ferme volonté ne pouvaient manquer d'utiliser au profit de son instruction.

Certains biographes trouvent étrange qu'aussitôt après son départ de Courtrai, il parvint à se placer à Gand, dans des conditions assez favorables pour pouvoir poursuivre ses études anatomiques et chirurgicales.

Cependant, rien n'est plus simple à expliquer :

Se conformant à l'usage social, qui exigeait de chaque aspirant à une profession quelconque, un apprentissage auprès d'un maître établi, Palfyn offrit ses services à une notabilité qui, ne pouvant se méprendre sur

(1) Vésale, André, naquit à Bruxelles et fit une étude particulière de l'anatomie qu'il enseigna en France, en Italie et en Belgique. Il devint médecin de Charles-Quint et de Philippe II. Ayant autopsié le corps d'un gentilhomme espagnol, mort d'une maladie qui lui parut singulière, et dont il désirait connaître les causes, des assistants crurent avoir vu des mouvements du cœur et le dénoncèrent à la justice ; mais le Roi le délivra du danger qu'il courait, à condition qu'il ferait un voyage en Terre-Sainte. Il alla à Jérusalem.

A son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère, le 15 octobre 1564, à l'âge de 58 ans.

(2) Palfyn, Jean, anatomiste belge, né à Courtrai. Fils d'un chirurgien, il fut destiné à la profession de son père.

Par suite de préjugés qui régnaient alors, il pouvait très difficilement se procurer les cadavres. La peste de 1666 exerçait encore ses ravages en Flandre, lorsqu'il fut surpris dans le cimetière, ouvrant une tombe. Dénoncé, il se réfugia à Gand, où l'un des professeurs de l'école de chirurgie l'accueillit généreusement. *Nouvelle biographie générale,* par le docteur Hoefer. Paris, MDCCCLXIV.

les mérites du solliciteur, l'agréa sans peine et l'associa à ses travaux. Ce fut un heureux évènement, que celui qui imprima ainsi une direction déterminée à ses aspirations et à ses efforts! Il allait donc pouvoir se suffire à lui-même et se trouver dans un milieu propice, au progrès de sa science aimée. Pouvons-nous dire avec quels transports de bonheur, il envisagea sa position nouvelle, et avec quelle sûreté de vue, il dut en apprécier les avantages!

Il nous est bien facile de nous figurer l'histoire des trois ou quatre années que Palfyn passa au service de ce chirurgien de Gand, pour lequel il garda toujours la plus vive reconnaissance.

Son protecteur, qui avait des relations avec l'école de médecine, lui permit de fréquenter des leçons régulières et d'opérer des dissections, pendant que, d'un autre côté, il lui aplanissait les soucis de la vie matérielle, en utilisant ses capacités dans sa propre clientèle privée. Béni soit cet homme de bien, si généreusement inspiré, à qui la science médicale est redevable du plus grand des bienfaits! Sous ses nobles auspices, Palfyn se familiarisa avec les noms de tous les savants de l'époque et put savoir où se trouvaient les foyers scientifiques de l'Europe. Depuis lors, poussé irrésistiblement vers eux, il concentra toutes ses pensées vers ce désir unique : communiquer à Paris avec les chirurgiens en renom. Déjà il avait consacré de longues veilles à l'étude de la langue française dont la connaissance lui était indispensable pour apprécier les écrits des maîtres célèbres; mais cette fois, pénétré de la délicatesse de la mission qu'il voulait s'imposer, il poursuivit sa préparation intellectuelle avec une ardeur si vive, qu'il put promptement espérer pouvoir se présenter honorablement aux illustrations chirurgicales qu'il brûlait de rencontrer.

Ses pressentiments ne le trompèrent pas. Etant parvenu à mettre son projet à exécution, il eut le bonheur à Paris, comme autrefois à Gand, de se voir accueilli avec distinction par un professeur justement célèbre, l'anatomiste et chirurgien Devaux. Son goût studieux n'en fit que s'accroître et il accomplit des progrès rapides. Ses connaissances devinrent si étendues, son jugement si certain que bon nombre de praticiens de Paris se plaisaient à le conduire auprès de ceux de leurs malades qui leur paraissaient présenter quelque intérêt scientifique, au point de vue du diagnostic ou du traitement. Dans le traité d'anatomie chirurgicale que Palfyn édita plus tard, il fait maintes fois mention de ces circonstances.

Mais ce dont son cœur fut le plus touché, ce fut l'amitié durable qu'il contracta avec Devaux à ce premier voyage (1), en 1674; la maison de ce chirurgien lui fut toujours ouverte dans la suite et c'est par l'intermédiaire de ce fidèle ami qu'il entra en relation avec les célébrités chirurgicales de l'époque.

(1) Traité des opérations, 2e édition, 1710, page 79. Over omtrent 36 jaren, myn eerste reis naar Parys.

Mais l'attachement qu'il gardait à son pays natal avait grandi chez notre jeune savant dans la mesure de son perfectionnement intellectuel et, à peine de retour dans sa patrie, il s'empressa d'aller rendre compte des progrès de son éducation scientifique à ceux de ses anciens maîtres qui lui avaient ouvert le chemin de l'étude et l'avaient soutenu de leurs encouragements. Eux le reçurent avec une distinction particulière : charmés de voir leur protégé répondre si bien à leurs soins et à leur attente, ils continuèrent à lui faire éprouver les effets de leur bienveillante sollicitude, l'admirent à leur fréquentation habituelle et délibérèrent avec lui les meilleurs moyens pour lui permettre de parvenir aux plus hautes régions de la science. Palfyn avait marqué sa voie; ses aspirations lui traçaient la carrière de professeur et d'écrivain. Il devait scruter la nature, rassembler et grouper les notions scientifiques encore éparses en divers pays auprès de certaines notabilités. Il ne pouvait lui convenir de consacrer modestement son temps à la pratique d'un art encore incertain. Dans cette pensée, il ne crut pas pouvoir rester à Gand et résolut de se fixer à Courtrai, sa ville natale, où les recommandations flatteuses de ses protecteurs et amis facilitèrent son retour, la prescription ayant d'ailleurs couvert la répression du délit social dont il s'était auparavant rendu coupable. Mais il restait en suspicion et nous allons voir comment, onze ans après, pour des motifs analogues, il fut encore obligé de quitter Courtrai et de s'établir à Ypres.

Voici, au reste, les données que fournissent les documents historiques sur cette période de sa vie. Le 7 novembre 1679, il épousa, à Courtrai, Marguerite Wallaert (1) et en eut cinq enfants : Marguerite-Françoise, née le 21 août 1680 ; Antoine-Jacques, né le 21 janvier 1682 ; Marie-Marguerite, née le 11 janvier 1684 et Jacques, né le 22 février 1685 (2); le cinqnième enfant, François-Dominique, lui naquit à Ypres, le 4 août 1687 (3).

Le départ de Palfyn pour Ypres, en 1686 ou 1687, se rattache indubitablement à ses démêlés avec le collége royal de médecine de Courtrai, dont les directeurs, après l'avoir invité vainement, à quatre reprises, à comparaître devant eux une première fois le 22 décembre 1683, la deuxième fois le 5 janvier 1684, la troisième fois le 12 janvier 1684 et, enfin, une dernière fois peu de temps après, sommation à laquelle il ne répondit pas davantage, le condamnèrent à une amende de 6 florins, à cause de *son inobédience à s'expliquer au sujet du squelette* (*zynde scheleton in questie*) (4).

Les documents ne sont pas explicites. Que signifiait cette affaire du squelette? Palfyn s'était-il de nouveau rendu coupable de profanation de

(1) Registre de la paroisse Saint-Martin, à Courtrai.

(2) Id. id. id.

(3) Registre de baptême de la paroisse Saint-Martin, à Ypres.

(4) Extrait du registre aux résolutions du Collége royal de médecine, existant à

cimetière ou voulait-on lui défendre de conserver à son domicile les os humains dont l'étude lui était nécessaire en vue de la publication du livre qu'il préparait sur l'ostéologie? Toujours est-il qu'il lutta de toutes ses forces contre les prétentions soulevées par le fanatisme étroit des hommes de son époque et qu'il préféra s'expatrier plutôt que de rien sacrifier à ses convictions que, pour le bien de l'humanité et pour la pratique réfléchie de l'art chirurgical, il était du devoir du savant de baser la science sur l'étude anatomique.

Il résista pendant trois ans aux déboires sans nombre dont il fut accablé de ce chef, car il ne quitta Courtrai pour Ypres qu'en 1686 ou 1687. Dans cette dernière ville, comme dans toutes les communes des Flandres et des Provinces-Unies, il n'était permis d'exercer une profession que sous le contrôle et avec l'autorisation des corporations privilégiées à cet effet. Palfyn se soumit à toutes les exigences de la loi et se fit investir du droit de bourgeoisie, le 20 novembre 1690 (1). Il séjourna à Ypres de 1687 à 1695.

Son séjour à Ypres a dû être marqué par un événement douloureux, la mort de sa femme arrivée vers 1691, car il fait mention, dans son traité d'anatomie chirurgicale, d'un séjour continu de deux ans qu'il fit à Paris, en 1692 et 1693 (2). Comme confirmation de cette affirmation, nous trouvons encore inscrit dans le registre de la paroisse de Saint-Martin, à Ypres, la naissance d'un autre fils de Palfyn, né en 1694, de Marie De Bois.

Courtrai, institué par S. M. Catholique le roi d'Espagne en 1683, sous le patronage de Cosmus et Damianus.

1° M. Jean Palfyn. -- Défaut en andere daeginghe op woensdag. Actum in het Collegie der medecynen den 22 december 1683.

2° M. Jean Palfyn. — Compareat ter naeste vergaderinghe binnen veertien daegen op pyne van recht. Actum in het Collegie der medecynen den 5 january 1684.

3° M. Jean Palfyn. — Compareat ter naest commenden woensdach op de boete van 3 p. p. Actum, den 12 january 1684.

4° M. Jean Palfyn. — Alsoo voor de vierde maal in faute blyft van te compareren, de directeurs condemneren hem in de boete van 6 gulden ter causen synder inobedientie die by volgende apostelle staende op rekweste van date 1 october by schepenen aen dito directeurs verleent schuldig is voorts in 't opbrenghen en overleveren. Synde scheleton in questie.

(1) Op den 20 november 1690, compareerde in persoon Sr Jan Palfyn, filius Gillis, den welcke op zyn instant verzoek wierdt aenveert als poorter dezer stede, gratis, uit redene naardien hy hadde overgelevert extract van zyn baptismael onderteekent Schavots, pastoor van de kathedrale kercke tot Kortrycke, nopende dat hy was van gemelde bedde ende hebbende gedaen den gewoonelyken eedt. Present d'heeren Braem en Canoninck, schepenen.

(2) Traité des opérations. 1re partie, page 103. — Den Maréchal de Villeroy had een voorval, een breuk...Eens schiel den darm door de ringen in de liesch...

Dry Heelmeesters zyn ontboden van eerste rang, de Heeren Beissière, Triboileau

C'est dans ses écrits que nous devons rechercher l'historique des années qu'il passa à Courtrai et à Ypres. Il nous apprend ainsi que, dans ces deux villes, il se consacra à des travaux de cabinet et d'amphithéâtre et qu'il fit des voyages répétés auprès des illustrations scientifiques, pour assembler les matériaux destinés à la grande œuvre à laquelle il avait voué son génie, c'est-à-dire l'enseignement méthodique de l'art chirurgical, basé sur la connaissance approfondie de l'anatomie.

C'était toute une révolution à opérer aussi bien dans l'état social que dans la science elle-même. En effet, l'époque de Palfyn se ressentait encore de l'anéantissement de l'art chirurgical, dû, comme l'atteste Petit (1), à l'inconsidération des médecins qui confièrent à leurs esclaves et, dans la suite, aux barbiers, le soin des opérations de la chirurgie et à une semblable inconsidération des chirurgiens lettrés qui négligèrent leurs fonctions naturelles pour courir après des objets étrangers.

Cet avilissement de la chirurgie, séparée de la médecine, son guide et son soutien naturels, avait engendré les maux les plus graves. Les barbiers avaient fait descendre cette profession dans la classe des métiers les plus communs, et, comme c'est le propre de ces sortes d'états de fournir un débouché facile et sûr pour infinité de citoyens nés sans biens et dont l'éducation a été fort négligée, il était arrivé qu'un très-grand nombre de ces hommes s'était jeté dans la chirurgie, en se faisant une concurrence immorale et en exerçant le charlatanisme le plus éhonté. Quoi d'étonnant à ce que les opérations fussent exécutées sans connaissance et sans nécessité et à ce qu'on multipliât sans raison et sans but les procédés violents *.

Il s'agissait, pour Palfyn, de dénoncer les turpitudes de ces pseudo-chirurgiens et de dévoiler au public les malheureuses conséquences de leur coupable incapacité. Il ne le pouvait qu'en vulgarisant les connaissances anatomiques et c'est ce qu'il fit par ses écrits sur la matière, en langue populaire. Mais là ne pouvait se borner sa tâche. Il devait songer à faire occuper, par des savants véritables, la place de ceux qu'il discréditait et ici il allait assumer un rôle de professeur. Mais, jusqu'à lui, il n'y avait guère d'ouvrages classiques embrassant la science entière, et, en dehors du grand traité d'anatomie de Vésale, nul écrit ne pouvait aider ses efforts; car, bien que des hommes illustres avaient suivi l'impulsion de ce dernier, leurs découvertes, loin de faire partie du domaine de la science, occupaient tout au plus leur attention réciproque et ne

en Mareschal, welken laatsten doen der tyd eersten Heelmeester was van 't hospitaal, genaamt la Charité des Hommes, en tegenwoordig den eersten Heelmeester van den koning van Frankryk, met denwelken ik de eer gehad hebbe, als ik te Parys was, van dagelyks te spreken *meer dan twee jaren lang*, in 't voorzeyde Hospitael.

(1) Petit, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris. Discours prononcé le 27 novembre 1757, à l'ouverture des cours de chirurgie.

* Notes V et VI, à la fin de ce mémoire.

devaient parvenir à la publicité qu'à travers mille conjectures et des contradictions sans fin.

Vésale, en ouvrant la voie des découvertes anatomiques, y avait été moins exposé, parce que son étude avait eu pour objet des choses qui tombaient directement sous les sens, mais dès qu'il se fut agi d'analyser les phénomènes de la vie dans ces organes dont il avait si supérieurement décrit la coordination, les difficultés surgissaient de plus en plus nombreuses. Encore se dressait devant les esprits impatients la question fondamentale de la structure intime des organes, car la chimie n'avait pas encore appris à en isoler les éléments constitutifs, ni le microscope à découvrir l'arrangement de leur texture. Dans tous les pays de l'Europe, l'attention des savants se trouvait, à cette époque, éveillée sur toutes ces découvertes. L'anatomie de structure et la physiologie prenaient naissance, sous les auspices de Fallope, Columbo, Eustache, Dodonée, Fabrizio d'Aquependente, Harvey, Aselli, Pecquet, Bartholin, Higmore, Henninger, Leeuwenhoek, Saviard, Morgagni, Malpighi et d'autres.

S'il n'est pas permis d'accoler le nom de Palfyn à côté de celui de ces brillantes illustrations, toujours est-il logique de le citer après eux comme étant un des premiers qui ait vulgarisé leurs idées et leurs découvertes dans son traité d'anatomie chirurgicale, en les appuyant de l'autorité de sa judicieuse appréciation. On comprend quelles difficultés Palfyn eut à surmonter pour se mettre lui-même en rapport avec la plupart de ceux qui cultivaient ces sciences médicales : il voyagea en France et en Hollande, il fréquenta les écoles de médecine les plus célèbres, en s'attachant plus spécialement aux établissements hospitaliers et aux grands maîtres des académies de Paris, de Leyde, de Louvain et d'Utrecht. Il fit une œuvre de géant, en se mettant à la piste de toutes les innovations et de toutes les découvertes récentes; il fit preuve d'une aptitude peu commune, en s'appropriant si aisément les données les plus neuves et les plus abstraites.

Rien n'échappait à son attention et il put bientôt se reconnaître pour le médecin le plus instruit de son siècle.

Un exemple, pris au hasard dans ses écrits, peut servir à prouver combien il s'attachait au progrès de la science et combien les savants s'empressaient de lui communiquer leurs découvertes ou leurs idées innovatrices.

On lit à la page 257 de son traité d'anatomie chirurgicale les notions suivantes qui devaient paraître merveilleuses aux lecteurs de son ouvrage pour qui la découverte de la circulation du sang était la plus grande nouveauté.

« On ne saurait croire avec quelle rapidité la circulation du sang se fait dans les plus petits vaisseaux, à moins que l'on ne s'en convainque soi-même en l'examinant, soit dans l'anguille, dans la grenouille, dans le têtard et dans la lamproie. J'ai eu autrefois le plaisir de le voir admirablement bien dans la queue d'une anguille par le *microscope* du célèbre Leeuwenhoek, à Delft, en Hollande et, depuis peu, à Paris, dans le

mésentère de la grenouille chez M. Verdier, chirurgien juré à Paris et démonstrateur royal en anatomie, qui m'a fait voir aussi, par le secours du microscope, la lymphe circuler dans les vaisseaux qui la contiennent.

Palfyn nous apprend lui-même, dans ses écrits, comme nous l'avons dit, qu'il consacra ainsi 19 années de son existence, de 1676 à 1695, à rassembler des documents scientifiques épars dans l'Europe entière et à préparer son esprit à leur coordination, étant sans relâche tourmenté du désir de faire pénétrer dans le cœur des autres, le respect qu'il éprouvait lui-même pour la science anatomique, physiologique et chirurgicale.

Il était alors dans la 46e année de son âge. Il était en possession de toute les données de la science, il avait coordonné toutes les matières de son traité d'ostéologie, du traité des opérations et de son anatomie chirurgicale. La ville de Gand l'attirait. Palfyn se rappela ses devoirs de reconnaissance envers ceux qui avaient soutenu et secondé les efforts de sa jeunesse ; peut-être ses anciens protecteurs n'avaient-ils cessé de correspondre avec lui et sollicitaient son retour auprès d'eux. Travaillé par ces motifs divers, il quitta Ypres et vint s'établir à Gand, en 1695.

Il y fut reçu avec distinction et des pièces authentiques établissent que les magistrats de la cité lui firent immédiatement éprouver les effets de leur respectueuse bienveillance, en lui conférant, sans retard, le droit de bourgeoisie, et qu'il lui suffit d'adresser une requête au roi d'Espagne, pour se voir investi de l'autorisation de pratiquer la chirurgie dans la juridiction de la ville de Gand, sans être astreint à passer par des formalités onéreuses. Il est vrai qu'il avait fait valoir, à l'appui de sa demande, qu'il lui aurait été impossible de subvenir aux besoins de sa famille, s'il n'obtenait, dans le courant de l'année, la faculté d'exercer son art.

Nous pensons qu'il est au moins oiseux de faire ressortir avec insistance cette circonstance de sa vie, par la raison qu'il est impossible d'en tirer la moindre conséquense. Une pétition adressée à un souverain est toujours une humble prière, quand elle a pour but de faire éluder la loi. Palfyn connaissait la rigueur des règlements de la commune, concernant le mode d'affiliation à la corporation des chirurgiens-barbiers et, ne voulant ou ne pouvant s'astreindre à suivre, pendant trois ans, les leçons d'un maître chirurgien et à en fréquenter la maison, il devait faire valoir des motifs personnels pour en être dispensé. D'ailleurs, il n'était pas besoin de cette allégation de Palfyn, pour prouver que son état de fortune ne pouvait être brillant. N'oublions pas, en effet, qu'une grande partie de ses journées et de ses veilles était consacrée à l'étude, au détriment de ses occupations professionnelles et que ses recherches scientifiques et ses absences indispensables, l'obligeaient à des dépenses sérieuses. Boerhaave avait pressenti pour Palfyn la fatalité de la misère. Voici ce que dit Herman Tronckey (1) à ce sujet : « Palfyn faisant un jour visite à Boerhaave qui le tenait en grande estime pour ses études sur les os, et

(1) Herman Tronckey, stadsoperateur, vroedmeester, breuk en steensnyder te Amersfoord. — Behendelingen over vroedkundige pratyke. — Amsterdam, 1728.

ayant fait figurer sous les yeux du maître un crochet mousse qu'il prétendait pouvoir faire agir à des hauteurs auxquelles la main ne peut atteindre, le maître lui fit comprendre que mieux vaudrait forger des fers à cheval que des mains, disant en propres termes : souviens-toi, mon ami, que celui qui poursuit les inventions, n'aboutit qu'à trouver la besace(1). »

Dès son arrivée à Gand, Palfyn acquit la réputation d'un habile chirurgien et des confrères recoururent bientôt à ses lumières. Il rapporte lui-même, dans son traité des opérations, différentes anecdotes qui ont trait à de pareils événements. Peu à peu sa personnalité fut mise en relief et il passa peut-être alors les années les plus fortunées de son existence, jusqu'au moment où il se posa en propagateur de la science perfectionnée dont il avait rassemblé les éléments et qu'il allait produire au jour. Nous arrivons ainsi à l'année 1701, où il publia ses premiers écrits, qui marque le commencement de sa gloire, mais inaugure aussi la série des douloureuses préoccupations que lui suscitèrent les persécutions des envieux et des jaloux.

Terwyl zyn schriften lof in and're Landen krygen
En dat men overal die leert en oversteld,
Waar door zyn naem en roem tot aan de sterre stygen,
Wordt hy by ons alleen ter nauwer nood gemeld,
Een domme slaapzucht, schier in al, ons wedervaren
Dooft zyn gedacht'nis uit een lange rei van jaren.

De Brabant.

(1) De meester deed de vent duidelyk verstaan dat hy beter hoeven dan handen zou maken, in deze voege : goede vriend, de zoeker van de kunst is vinder van den bedelzak.

CHAPITRE II.

LES ÉCRITS DE PALFYN.

La grande préoccupation de toute sa vie fut, pour Palfyn, de produire des traités classiques où les étudiants en chirurgie puissent trouver exposées, avec justesse et clarté, toutes les vérités anatomiques connues, avec leurs applications pratiques immédiates. Cette idée embrassait un ensemble de publications, ayant pour couronnement un traité des opérations générales et spéciales. Palfyn avait ainsi entrevu le système d'enseignement qui devait plus tard être admis comme seul rationnel et praticable pour former de bons chirurgiens. Ne le voit-on pas, en maint endroit de ses écrits, protester contre l'incapacité des praticiens de son temps qui ne présentaient, pour toute garantie de sciense, que d'avoir assisté le maître chirurgien-barbier dans sa routine opératoire?

On doit partir de cette donnée pour se convaincre que cette science des opérations, très-restreinte alors dans son application, comme nous l'avons exposé, n'avançait qu'imperceptiblement dans la voie du progrès et pour apprécier ce que les innovations de Palfyn devaient produire d'avantageux pour son développement. Et, en somme, tel était l'unique but que poursuivait ce savant, et si, dans ses écrits, il est amené à traiter des questions d'anatomie de structure et de physiologie, ces développements y constituent comme des hors-d'œuvres, s'il est admis que l'art chirurgical ne doit pas empiéter sur le domaine médical. Mais Palfyn songeait sans nul doute au progrès éventuel de l'art opératoire et il ne croyait pas pouvoir négliger le moindre détail des connaissances acquises à son époque sur l'organisation de l'homme. Au reste, comme savant, il ne pouvait paraître ignorer aucun des points de la science découverts jusqu'à lui.

Quoi qu'il en soit, par l'ensemble de ses écrits, Palfyn jeta la base de l'anatomie chirurgicale et de l'enseignement rationnelle de la médecine opératoire. Cette vérité aurait paru incontestable à tous les yeux, si Palfyn avait coordonné méthodiquement, en un seul ouvrage, ses trois publications capitales : l'ostéologie, l'anatomie chirurgicale et le traité des opérations, au lieu de faire de ces matières l'objet d'écrits séparés. Mais il n'entrait pas dans le caractère de Palfyn de faire servir la science

à son élévation personnelle. Son ambition était plus modeste et le but de ses efforts plus immédiatement profitable à la science et à l'humanité. Il était avant tout professeur et il voulait tracer à ses élèves la voie la plus sûre et la plus directe pour leur éducation scientifique. Ce fut par un traité d'ostéologie, comme exorde de l'anatomie, qu'il débuta dans la carrière d'écrivain.

Cet ouvrage fut écrit en flamand. L'aridité de la matière qu'il avait choisie, la langue qui lui servit à l'exposer et qui jusque-là n'avait pas acquis droit de cité dans le monde savant, montrent déjà que l'auteur ne se laissait guider que par l'amour de l'humanité et par l'attachement à la gloire de la patrie. Il s'était livré à l'étude d'une branche peu attrayante, afin de parvenir à combattre la maladie en pleine connaissance de cause et il avait adopté, pour exposer le résultat de ses recherches, sa langue maternelle, parce qu'il voulait réagir contre le dédain avec lequel on l'avait bannie de la littérature scientifique. Son œuvre était le fruit d'un long et pénible travail ; il y avait donné tous ses soins, impatient de contribuer au progrès de sa science de prédilection et désireux de voir cesser l'état déplorable de la chirurgie, que seules, les grandes autorités dont l'histoire nous a transmis les noms, parvenaient à pratiquer avec succès et dignité.

Avant de publier son livre, Palfyn le soumit à l'appréciation des amis qu'il s'était créés dans le monde savant, entre autres, Devaux, à Paris et Verheyen, à Louvain; et, malgré leur avis favorable, mû par un sentiment de modestie excessive, il sollicita de la Faculté de médecine de la célèbre Alma Mater brabançonne, la faveur de pouvoir s'appuyer sur son approbation. Rendez-vous lui fut donné à une séance académique. Il partit de Gand avec son manuscrit et les os sur lesquels il avait fait ses études et qui servaient, en quelque sorte, de pièces justificatives. Le 5 juin 1701, il se présenta devant les membres de la Faculté de médecine, qui le prièrent de donner la démonstration des découvertes qu'il avait faites lui-même en ostéologie et qui se rapportaient spécialement aux conduits de communication entre l'intérieur du crâne et la face, par l'intermédiaire des os frontaux sphenoïde et maxillaires.

Cette question était d'une importance capitale et divisait les esprits. En fait, de la connaissance certaine des usages des trous et canaux du crâne dépendait la solution d'un problème délicat, à savoir s'il se forme dans le cerveau des humeurs froides qui ont besoin de s'en dégager par des ouvertures naturelles. Ainsi l'enseignait Vésale, d'après la pathogénie d'Hippocrate, car, bien que ce savant n'en fût plus à considérer le cerveau comme un simple organe de sécrétion, il pensait cependant que les humeurs séreuses qui se forment dans les ventricules de cet organe, passaient par l'infundibulum de la glande pituitaire, d'où, par une espèce de filtration, elles se dégageaient soit dans les fosses nasales, soit dans le gosier, d'une part par les sinus caverneux, la fente sphenoïdale et le canal nasal, de l'autre, par le trou déchiré antérieur et les canaux palatins postérieurs. Palfyn réfuta cette théorie éronée, en signalant les

vaisseaux et nerfs logés dans les ouvertures de la base du crâne et en rapprochant ces données de la structure de la muqueuse nasale, conforme en cela à celle de toutes les autres muqueuses où l'on rencontre des glandes éparses, destinées à secréter les liquides qui doivent en lubréfier la surface. La découverte de Palfyn ne profita guère à sa gloire, car ce fut Schneider qui, en 1741, ayant de nouveau rectifié l'erreur que l'humeur catarrhale suinte du cerveau par la lame criblée de l'ethmoïde, parvint à faire adopter ses vues par tous les anatomistes qui, à l'envie, désignèrent sous son nom, la membrane muqueuse des fosses nasales (membrana Schneideriana).

Néanmoins, au temps où il fit sa démonstration, Palfyn satisfit pleinement la Faculté qui confirma son approbation par un témoignage écrit, marqué du sceau académique, dont il fut permis à l'auteur de faire l'usage qu'il entendrait. Cet acte fut signé : Philippe Verheyen, L. Peeters et J. Somers, sous la date du 9 juin 1701.

Palfyn se décida, enfin, à donner son livre au public. Il parut à Gand, en 1701 ; il constituait un volume in-12 de 418 pages (1).

L'auteur ne se borne pas, dans cet ouvrage, à une simple description ou dénomination des parties osseuses de l'organisme humain, mais il expose l'état complet des connaissances acquises sur la nature, la conformation et l'usage des os. Il fait l'analyse des articulations, il parle des maladies particulières qui peuvent atteindre les os ; le tout avec une précision et une clarté remarquables, s'appuyant même, pour plusieurs de ses affirmations, sur des exemples cliniques frappants. Nous avons dit plus haut ce que l'ostéologie de la tête est redevable à son esprit d'observation et à ses rigoureuses recherches.

Le succès du livre fut complet. La première édition fut rapidement épuisée et une seconde édition parut l'année suivante à Leyde, chez Jean Van der Deyster. Le même ouvrage fut traduit en allemand et édité à Breslau, en 1730. Nous avons sous les yeux une édition d'Amsterdam, enrichie de planches artistement gravées, parue chez Jean Morterre, en 1758 et l'auteur en fit une traduction française, publiée à Paris, en 1731, par Guill. Cavelier.

Ces renseignements bibliographiques tendent à faire ressortir ce fait que l'ostéologie nouvelle répondait à un besoin de l'époque. Or, n'est-il pas homme de génie celui dont les conceptions intellectuelles, entraînant l'assentiment unanime, triomphent des anciennes erreurs ou insuffisances? Aussi les félicitations et les encouragements des savants en renom ne lui firent pas défaut. Ils se disputèrent son amitié, ils s'empressèrent d'établir des relations avec un homme aussi distingué. Son entrevue avec Boerrhave, exposée dans notre introduction, en fournit une preuve irrécusable. Palfyn devint désormais, pour les savants de la France, de la

(1) Waare en nauwkeurige beschryving der beenderen van 's menschen ligchaam.. Alles uit eigene ondervinding getrokken, en verlicht door de nieuwste ontdekkingen in de ontleedkonst, door Joan Palfyn, te Gent, by Jan Danckaert, 1701.

Hollande, de l'Angleterre et de l'Allemagne, le célèbre anatomiste gantois.

Heister (1), professeur de chirurgie à Helmstad, homme d'une grande valeur, rendit publiquement cet hommage au mérite de Palfyn, dans un discours anatomique qu'il prononça en 1720 :

In Flandriâ, Joannes Palfynus, chirurgus et anatomicus Gandavensis, linguâ belgicâ descriptionem sive osteologiam edidit perquam egregiam, inquâ accuratius quam antea factum, universâ ossium doctrinâ, una cum eorumdem morbis horumque curatione, exhibitur.

A l'occasion de la traduction française du traité d'ostéologie, le *Journal des sçavans*, année 1732, p. 86, recommande chaleureusement le livre de Palfyn à l'attention des jeunes élèves en chirurgie et résume son appréciation en ces termes : *Toutes les autres explications ou descriptions de notre auteur sont de la même clarté, de la même brièveté et de la même exactitude, ce qui doit faire préférer son ostéologie à un grand nombre d'autres.*

De Mersseman, biographe et admirateur de Palfyn, se plaint amèrement du jugement porté sur son héros par un auteur français qui fut plus fécond écrivain que juge sagace et impartial. Son indignation à cet endroit est au moins superflue, car Antoine Portal ne jouit pas d'une réputation assez pure pour pouvoir modifier nos opinions sur notre savant compatriote. Nous savons qu'un écrivain recommandable, Choulant, dans un ouvrage intitulé : *De re medicâ, Lipsiœ, 1842*, apprécie en ces termes l'histoire de l'anatomie et de la chirurgie de Portal : *Opus copiosum notitiis litterariis non semper satis accuratis.*

Qu'après cela, Portal, pour n'avoir pu contester la valeur du traité d'ostéologie et la faveur avec laquelle il fut accueilli dans le monde, accuse l'auteur d'être un plagiaire de Vésale, de Rau et de Ruysch, nous ne voyons pas en quoi cette attitude partiale devrait nous émouvoir ! Nous nous contentons d'opposer au nom de Portal ceux des illustres contemporains : Verheyen, Winslow, Albinus, Heister qui rendirent publiquement hommage au mérite et à l'importance de l'œuvre que Palfyn venait de produire, et celui de Boerrhave qui n'avait pas du tout honte de chercher dans ce livre, au su de tous ses disciples, des éclaircissements et des leçons.

Nous pouvons nous demander si la réputation de Palfyn parvint à s'établir, à un égal degré, en dehors du monde scientifique? Il est permis d'en douter, en songeant qu'il vivait dans un temps d'ignorance populaire et où régnaient la superstition, les préjugés et la croyance à la magie. Ces aberrations n'étaient pas de nature à mettre la science en faveur et attiraient sur le savant la crainte plutôt que la sympathie. En

(1) Heister dit encore : Pafynus chirurgus quondam Gand, haud ignobilis cum quo amicè olim in Belgîo vixi. — Chirurgus Gand, benè mihi notus cum subindè Leidam et alias Lutetiam, itinera susciperet per quæ disceret; — utrinque quæ noviter essent inventa solebat in suos libros referre.

effet, par quel autre malheureux concours de circonstances verrait-on la misère s'attacher au sort de l'homme qui fut un modèle d'activité constante, d'énergie infatigable et chez qui la conscience religieuse, d'un puritanisme étroit, excluait tout écart.

Nous pouvons, au surplus, trouver l'explication du fait de la position pécuniaire toujours embarrassée et du dénûment qui vient peser sur la vieillesse de Palfyn, dans la considération des rapports qu'il eut avec ses confrères ou plutôt avec la corporation des chirurgiens-barbiers, possédant, à cette époque, le monopole de la pratique chirurgicale. Les découvertes de Palfyn infligeaient à ces confrères l'humiliation que causent toujours dans les âmes envieuses les succès d'autrui, — humiliation d'autant plus profonde que la simplicité avec laquelle il exposait le résultat de ses recherches leur faisait une sorte de honte de ne pas avoir accompli ces découvertes avant lui. De plus, possédant à fond la science anatomique et chirurgicale, Palfyn avait conscience de son rôle de réformateur et s'était fait l'apôtre de la dignité professionnelle : il n'épargnait à l'ignorance et à la bassesse, ni leçons, ni râilleries. Les colères que suscitèrent ces critiques se traduisirent par une persécution sans trêve dirigée contre l'innovateur hardi qui venait miner l'existence de toute une catégorie de citoyens, en les discréditant devant le public, toujours prêt à renier ses héros de la veille.

La publication de ses écrits en langue vulgaire devait contribuer largement à exciter la fureur de ses ennemis. Il est à remarquer que le traité d'anatomie chirurgicale, dont il sera parlé plus loin, contient des relations très-circonstanciées, où Palfyn met en relief l'ineptie et l'incapacité des chirurgiens de son temps, et cela avec une ironie de langage qui contraste singulièrement avec le calme et la dignité habituels de son style. Il traitait donc avec eux d'ennemi à ennemi, avec tout le zèle que lui inspirait une foi inébranlable dans la noblesse de sa mission. Sa déconsidération pouvait seule être pour eux un gage de tranquillité et il est hors de doute qu'ils ne s'épargnèrent pas pour y parvenir, car l'histoire nous apprend que, dans les dernières années de sa vie, Palfyn était oublié et misérable.

Mais, à l'époque qui nous occupe, cette vengeance n'avait pu encore s'exercer efficacement. La réputation d'anatomiste distingué, que valut à Palfyn la publication de son traité d'ostéologie, l'avait mis en relief auprès des magistrats de Gand. Ceux-ci le protégeaient ostensiblement et lui réservaient, à la première vacature, une place dans l'enseignement. L'anecdote suivante, écrit De Mersseman, démontre à quel point il avait su leur inspirer de la confiance :

Le 18 avril 1703, naquirent à Gand deux enfants monstrueux réunis par les parties inférieures du corps. Cet événement fit beaucoup de bruit. Les chefs de la commune s'en émurent, ordonnèrent une enquête et chargèrent Palfyn, de préférence à leur anatomiste en titre (pensionnarius) P. H. Lippens, de procéder à la dissection du monstre, dans une réunion solennelle du Magistrat, des directeurs du Collége de médecine et des

principaux praticiens. Un mois plus tard, Palfyn eut de nouveau l'occasion de disséquer un monstre, né également à Gand, et qui offrait une imperforation de l'anus et du vagin et une double matrice. Il s'acquitta de ces missions avec tant d'habileté et fit si bien ressortir la rareté et l'importance des cas observés, qu'il fut chargé d'en faire une description anatomique, destinée à l'impression.

Il profita de l'occasion que lui procurait la rédaction d'un semblable travail pour le faire suivre d'un exposé des doctrines scientifiques sur la circulation du sang chez le fœtus. Le livre, écrit en langue flamande (1), parut dans le courant de l'année 1703, précédé, comme on le remarque pour toutes les publications de cette époque, d'un avant-propos dans lequel un ami ou un admirateur le recommande à l'attention du lecteur.

Dans l'espèce, l'avant-propos, outre la mention des ordres et de l'approbation des magistrats gantois, contient une pièce de vers, sous la signature de P. L. Van Hove, prélecteur de chirurgie. C'est un exposé des découvertes dont Palfyn a enrichi l'Anatomie : elles allument l'enthousiasme du poëte qui voudrait qu'on décernât à son héros une palme immortelle. C'est ainsi qu'il conclut pour ce chronogramme apologétique.

CROONT MEESTER JAN PALFYN ONTLEDER.

Le livre eut un succès prodigieux, autant peut-être par un effet de la curiosité éveillée par la nouveauté et l'attrait du sujet, que par enthousiasme pour le mérite de l'auteur. Quoi qu'il en soit, Palfyn eut hâte de profiter des bonnes dispositions du monde scientifique et comprit que son travail pouvait favoriser l'acclimatation et le développement de sa science de prédilection. Il s'empressa de donner ses soins à un ouvrage du même intérêt, mais plus varié dans les sujets et les détails. C'est ainsi, qu'en 1708, parut à Leide, la description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec un traité des monstres de Fortunio Liceti, accompagnant la description anatomique des deux enfants monstrueux, nés à Gand, en 1703. Cette fois, la publication était faite en langue française, ce qui nous paraît devoir être attribué à un scrupule de conscience de la part de l'auteur. En parlant plus loin de son caractère, nous aurons l'occasion de faire davantage ressortir cette explication.

(1) Anatomycke of ontleedkundige beschryving, rakende de wonderbare gesteltenis van eenige uyt en innerlyke deelen van twee kinderen, dewelke monstreuselyk aan elkander vereenigt zyn onder met den tronk van 't lichaem, geboren binnen de stadt van Ghendt op den 28 april 1703. — Waer by gevoegt is de ontleedkundige beschryving, aangaande de vreemde gesteltenis eeniger deelen van een ander kindt, zynde een tweeling, niet min wonderbaar, als in boven gezeide kinderen, geboren binnen deselve stadt op de 27 mey 1703. — Alsmede een seer curieuse verhandeling van de byzondere wegen, die gevonden worden in de ongeboren kinderen, en waer door het bloedt circuleert in deselve, anders als in de bejaerde persoonen. — Noyt voor desen in 't nederduyts aen 't licht gebracht. — Te Ghendt by d'erfgenamen van Maximiliaen Graet, in den Engel, 1703.

L'idée d'exposer avec détails l'anatomie des organes générateurs de la femme, nous paraît se rattacher à une préoccupation de l'auteur, touchant la pratique barbare et irréfléchie, qui prévalait, à cette époque, de lacérer et femme et enfant, à propos des cas de dystocie quelque peu obscurs.

Nous envisageons le souci qui tourmentait Palfyn à ce sujet comme un acheminement vers l'inspiration sublime, qui devait plus tard tracer à son esprit l'image du forceps.

Son nouvel ouvrage fut accueilli avec la plus grande faveur et reçut quatre éditions successives dans un espace de vingt ans (1).

Ses écrits et sa pratique professionnelle avaient mis en relief l'érudition et talent de Palfyn, au point d'exclure toute méprise quant au caractère spécial de ses aptitudes scientifiques. Aussi, en 1708, les magistrats de Gand l'attachèrent à leur école de chirurgie, confirmant de la sorte l'appréciation commune qui désignait Palfyn comme un chirurgien habile, parce qu'il était anatomiste distingué. Un tel succès de ses efforts prolongés dut réjouir le cœur de notre savant compratriote et, pour nous, nous devons y voir une preuve éclatante de l'influence prépondérante qu'il exerça sur l'enseignement et la pratique de l'art chirurgical.

Cette promotion honorable, qui plaçait Palfyn dans une position de fortune moins désavantageuse que par le passé et permettait à son esprit de s'exercer dans le calme, à l'abri des soucis matériels, fait époque dans sa vie. En effet, comme le constate le biographe De Mersseman, quoique alors sexagénaire, il sentit s'augmenter encore, s'il était possible, son énergie et son ardeur pour le travail; ses leçons étaient surtout remarquables par leur clarté et d'autant plus utiles qu'elles étaient essentiellement pratiques. Les matériaux scientifiques qu'il avait rassemblés précédemment, dans ses fréquents voyages et par ses relations continues avec les plus grands savants du siècle, lui procuraient l'occasion de donner, dans son enseignement, un ensemble complet des connaissances dont l'art de la chirurgie était en possession à cette époque.

Si nous considérons, de plus, que sa vie entière porte le cachet du dévouement le plus absolu à la cause de l'humanité souffrante, nous n'aurons pas de peine à nous représenter le caractère paternel et dévoué qu'il apportait dans ses relations avec ses élèves, et à comprendre qu'il s'appliquait avec une fervente ardeur à les rendre dignes du titre de chirurgien, tel qu'il le concevait.

(1) Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération; avec un traité des monstres de Fortunio Liceti, et une description anatomique de deux enfants monstrueux nés à Gand en 1703. Leyde, veuve Schouten, 1708 ; gros vol. in-4°. 366 p. et 72 fig.

Trad. en flamand. Leyde, 1714, veuve Sebastiaan Schouten, in-8°.

Id. Jean Van Der Deyster, 1724, in-12. Ontleding der vrouwelyke deelen.

Réimprimé en français. Leyde, 1730, veuve Bastiaan Schouten.

Le traité d'anatomie chirurgicale qu'il fit imprimer en langue flamande en 1718 (1), fournit la preuve de ce que nous avançons ici. Cet ouvrage nous initie pour ainsi dire à tous les épisodes de la vie de Palfyn. L'auteur y découvre son âme toute entière et, bafouant l'ignorance de son époque, s'exprime nettement sur les qualités essentielles à un bon chirurgien et sur les exigences de l'enseignement chirurgical, ayant en vue le but de sa vie entière, c'est-à-dire, la formation de bons élèves, aptes à se constituer dans la société les dignes représentants d'un art nécessaire (2) et trop longtemps méconnu.

Ce n'est point cependant une œuvre classique proprement dite, mais plutôt un traité didactique où l'auteur appuie ses affirmations sur des exemples de sa pratique propre ou sur des faits dont il avait été témoin dans la clientèle d'autrui ou, encore, sur des données bien établies qu'il avait entendu professer dans les écoles de médecine les plus célèbres. C'est, en somme, une anatomie splanchnologique et une anatomie de structure avec un exposé complet des connaissances acquises à son époque en physiologie pour les fonctions des organes et des systèmes, connaissances que l'auteur met à profit pour l'étude des cas pathologiques, justiciables de la chirurgie.

Voici, au reste, comment, dans sa préface, Palfyn s'exprime lui-même au sujet de son livre :

Parlant de mon ostéologie à un célèbre chirurgien de Paris de mes bons amis (3), *il m'exhorta à composer en faveur des jeunes chirurgiens un Traité d'Anatomie, dans le cours duquel il serait avantageux aux chirurgiens qui ne sont pas assez avancés dans l'exercice de cette profession, de leur faire observer, en les instruisant de la structure de chaque partie, ce qu'ils doivent faire ou éviter en opérant pour maintenir ces organes ou les rétablir dans leur intégrité, et les préserver des atteintes qu'une mauvaise manœuvre pourrait leur donner ; qu'un pareil cours d'Anatomie était désiré depuis longtemps, sans que personne se fût mis en peine de l'exécuter.*

Le livre de Palfyn sort du cadre des traités ordinaires : le titre de *compendium des sciences anatomique, physiologique et chirurgicale* lui serait mieux applicable. En effet, l'anatomie descriptive et générale, la pathologie chirurgicale et la médecine opératoire y occupent une place égale et y sont exposés sinon avec méthode, au moins sans cet ordre sévère qui fait, de nos jours, le mérite des publications médicales, grâce au progrès scientifique qui a permis d'établir une classification précise.

C'est donc une grande erreur de vouloir juger le livre de Palfyn d'après les traités spéciaux postérieurs. L'on doit nécessairement appliquer à l'anatomie chirurgicale, qui fut le premier ouvrage du genre, cette

(1) Heelkonstige ontleding des menschelyks lichaem... enz.,. Leyde, 1710.
(2) De aldernoodzakelykste konst van allen... id. Préface.
(3) Devaux, anatomiste et chirurg., profess. à l'Univ. de Paris.

réflexion que quel que soit le mérite du perfectionnement, il ne doit jamais faire oublier l'hommage dû à l'invention. C'est pour avoir méconnu ce précepte que des auteurs français, jugeant notre compatriote avec une prévention qui n'a pour excuse que ce défaut patriotique qui s'appelle vanité nationale, relèguent le traité d'anatomie chirurgicale parmi les mauvais ouvrages, décorés d'un vain titre (Velpeau, 1825), ou lui refusent la mention de bon livre d'anatomie (Portal, 1770).

Nous avons déjà fait connaître notre manière de voir au sujet de l'histoire de la chirurgie de Portal et nous avons exprimé l'opinion du savant Choulant, qui considère cet ouvrage comme plus réussi par le style que recommandable par son exactitude et ses appréciations scientifiques. Quant à Velpeau, il a complétement rétracté ses premières allégations, car, dans la 3e édition de son traité d'anatomie chirurgicale (p. VIII introd. Bruxelles, 1834), nous rencontrons le passage suivant :

Palfyn a la gloire d'avoir introduit dans la science le titre d'anatomie chirurgicale. Il est seulement fâcheux que ce médecin n'ait pas mieux compris la chose. Quoique son livre ne soit, en réalité, qu'un traité d'anatomie ordinaire, il contient toutefois des chapitres entiers consacrés à la pathologie chirurgicale et aux opérations. C'est l'annonce d'un besoin qui commence à se faire sentir.

Il est prudent de se garder d'insinuations qui pourraient paraître malveillantes aux admirateurs d'un savant tel que fut Velpeau. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire remarquer ce qu'il y a d'étrange dans cette rectification tardive, au sujet du mérite d'un homme tel que Palfyn dont la personnalité scientifique fournit toute une période à l'histoire de la chirurgie. Velpeau se serait-il contenté peut-être, pour formuler son appréciation, de l'opinion de Portal, qui lui-même exprime l'avis d'autrui, puisqu'il dit : *La critique, que* LES SAVANTS BIOGRAPHES *de nos jours (1770) ont faite de l'œuvre de Palfyn, prouve qu'il ne doit pas être placé parmi les bons livres d'anatomie.*

D'ailleurs, la critique des auteurs français ne pouvait se prononcer en suffisante connaissance de cause. Voici pourquoi : La première publication de l'anatomie chirurgicale de Palfyn parut en langue flamande et fut suivie immédiatement d'un ouvrage complémentaire, formant un traité complet des opérations (1), également écrit en flamand. Or, de ce dernier, il n'existe qu'une traduction allemande (2). Il ne serait nullement

(1) Nauwkeurige verhandeling van de voornaemste handwerken der heelkonst, zoo in de harde, als sagte deelen van 's menschen lichaem. — In het ligt gegeven door Jan Palfyn, gesworen heelmeester. Anatomicus en lector van de heelkonst tot Gent. — Zynde een werk zeer dienstig voor alle Geneesheeren en Heelmeesters. 2 deelen, 506 bladz met fig. Tot Leyde, by Christianus Vermey, 1710.

(2) Abhandlungen des vornehmsten chirurgischen operationen sowohl om dem harten, als weichen theilen des menschlichen Leibes, aus der Nieder teutschen sprache nebersetzt in II theilen. Francfort und Leipzig ,1717.

étonnant, après cela, que la critique française, ne s'exerçant que sur des données partielles, ait refusé à Palfyn la part de gloire qui lui revient dans l'histoire de la chirurgie. Nous ne pouvons argumenter de la même incompétence, quand il s'agit des contemporains français de Palfyn. Ceux-ci, comme nous le savons positivement en ce qui concerne Devaux, lequel élabora, de concert avec l'auteur, une traduction française de l'anatomie chirurgicale, eurent assez le respect de la science et des hommes pour ne pas rejeter *à priori* une œuvre étrangère, en évaluant son mérite sur l'éloignement qu'une langue prétendûment grossière pouvait leur inspirer.

Ce sera donc à ces sources plus compétentes que nous puiserons la confirmation de nos sentiments d'admiration envers un compatriote illustre. D'accord avec tous les biographes, et parmi eux il convient de citer plus particulièrement le Dr De Mersseman, nous invoquerons contre les détracteurs l'opinion des Geoffroy, des Winslow, des Carron, des Duverney, des Devaux, des J. L. Petit, des Boerrhave, des Albinus, des Peeters, des Somers, des Verheyen, des Favelet, etc.; et « certes, en voyant le nom de ces hommes qui, à l'époque où vécut Palfyn, occupaient les hautes régions de la science, personne au monde ne leur contestera ni le mérite, ni la capacité nécessaires pour juger un ouvrage si maltraité après eux On ne pourra pas non plus attribuer à la faveur, à la camaraderie, le concert d'éloges qui accueillit la publication de l'anatomie chirurgicale, surtout quand on voudra bien se rappeler que Palfyn était étranger à la plupart de ceux qui le jugèrent avec tant de bienveillance. D'ailleurs, sa pauvreté et son extrême simplicité ne peuvent laisser planer sur lui le moindre soupçon d'intrigue ou d'ambition. Ce fut par son profond savoir, par ses connaissances étendues, par le mérite de ses écrits qu'il parvint à acquérir l'estime, la sympathie et l'amitié des savants, ses contemporains. » (De Mersseman.)

Que peut-on vouloir de plus concluant encore, quand on voit ces illustrations scientifiques se trouver honorées de pouvoir formuler, tant en leur nom personnel qu'au nom des universités dont ils représentaient l'autorité, leur approbation écrite en faveur d'un livre dans lequel, pour ne citer textuellement que l'opinion de J. L. Petit, *les vérités concernant l'Anatomie et la chirurgie, dispersées dans les meilleurs livres, jointes aux découvertes de l'auteur, forment un tout si parfait qu'il servira de guide fidèle dans la pratique des opérations chirurgicales et que de plus il évitera aux jeunes chirurgiens non-seulement la peine de lire les ouvrages d'un grand nombre d'auteurs, mais aussi celle d'y démêler le vrai du faux.*

On peut voir, dans l'édition française de l'anatomie chirurgicale, publiée en 1726, les certificats d'approbation écrits et signés par les savants dont nous venons d'invoquer le témoignage. Il s'en suit :

1° Que Palfyn était versé à la perfection dans les sciences anatomiques et chirurgicales. (Duverney.)

2° Qu'avant lui, aucun auteur n'avait traité si méthodiquement et si

clairement la matière d'allier, avec beaucoup d'esprit et d'intelligence, l'anatomie avec les besoins de la pratique de la chirurgie. (Boerrhave, Albinus.)

Ce qui revient à dire qu'il fut le véritable créateur de l'anatomie chirurgicale.

Après tout ce que nous venons de dire, il ne peut être que superflu de faire une plus ample analyse de ce grand ouvrage d'anatomie chirurgicale qui, avec l'invention du forceps, constitue un titre suffisant à l'immortalité de la gloire de Palfyn. Constatons seulement, comme preuve de l'immense succès qui l'accueillit, que le livre eut de nombreuses éditions : Leyde, 1710. — Trad. en allemand, Leipzig, 1717, in-8°. — Leyde, chez Jean Vander Deyster, 1718, in-8° de 563 p. fig. édit. flam. — Encore deux éditions flamandes. — Trad. en français. Paris, 1726. — Ibid. 1753, 2 vol. avec fig. On doit cette édition à Antoine Petit. — Ibid. 1734, édit de Bourdon très-estimée. — Réimprimé à Amsterdam en flamand, en 1733. — Trad. en italien par Jean Larber. Venise, 1758, 3 volumes.

Quant au traité des opérations, c'est une œuvre très-remarquable où se trouvent exposées, avec les plus amples détails et d'une manière précise, claire et même élégante, les différentes opérations que l'art chirurgical pratiquait à cette époque. L'appréciation que fait l'auteur des différents procédés mis en usage constitue toute une dissertation scientifique, et, à considérer ce que nous savons de la compétence de Palfyn en ces matières, il ne doit nous coûter aucune peine d'admettre que son livre est de la plus haute importance au point de vue de l'histoire de la chirurgie. Ajoutons à cela qu'avec Palfyn commença, pour les sciences médicales, l'époque des grandes découvertes et nous pourrons nous convaincre que, par la publication de ses œuvres, il a fait franchir à la science l'obstacle le plus difficile, après lequel elle devait marcher sans peine de progrès en progrès et parvenir à constituer la glorieuse chirurgie moderne.

Le traité des opérations ne se borne pas à la description des procédés, mais en explique la nécessité et les applications, d'après le précepte que l'auteur avait lui-même formulé dans son introduction, à savoir que le besoin et la pratique d'une opération devaient être la réponse aux questions exprimées par ce vers latin :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Toute la science connue et certaine passait ainsi d'un trait sous les yeux du lecteur et se trouvait vulgarisée, n'attendant qu'un terrain propice à son germe pour l'y développer et le faire fleurir. Palfyn, en prêchant d'exemple, n'encourageait pas une foi aveugle dans les données d'autrui, mais enseignait la nécessité de ne poser que des actes irréprochables au point de vue de la science et du raisonnement. C'est ainsi qu'il justifie les innovations qu'il introduisit dans l'art chirurgical et dont il fait l'exposé. Ces innovations se rapportent à la suture des plaies intestinales et à une

nouvelle manière d'expliquer la formation des hernies et d'en guérir les étranglements au moyen d'une opération.

L'auteur ayant observé et s'étant convaincu que les deux lèvres d'une plaie des intestins ne se réunissent jamais entre elles, mais au tissu péritonéal ou au tissu cutané, proscrit complétement la suture dite du pelletier qui ne peut qu'irriter les parties par la multiplicité des piqûres et occasionner la mort par l'obstacle que cause à la circulation intestinale le rétrécissement du calibre d'une des parties du canal. Il admet, contre l'opinion généralement reçue, la formation des hernies par la gaîne des vaisseaux cruraux, ce qui, de nos jours encore, admis et contesté tour à tour, a fini par recevoir la solution que Palfyn y a donnée, il y a près de deux siècles. Il explique les causes de l'étranglement herniaire, la manière de dégager les parties par une opération et attire surtout l'attention sur les anneaux fibreux dont l'action, souvent mise en jeu, ne cède qu'au bistouri, ce qui, en raison de leurs rapports anatomiques avec les vaisseaux, exige de la part du chirurgien une grande sécurité manuelle. A cette occasion, il recommande l'emploi d'un instrument dont il est l'inventeur (1). C'est un bistouri, renfermé dans la gaîne d'un étui recourbé et boutonné, et qu'on soulève à volonté par un ressort placé près du manche.

En général, tous les chapitres de cet ouvrage témoignent des connaissances solides et du jugement profond de l'auteur. L'étude des sutures y est faite de main de maître; les observations sur le lieu d'élection de l'opération de la paracenthèse et de l'empyème, ne sauraient être autres de nos jours, et le traitement qu'il formule pour le cancer du sein, trouve actuellement encore son application.

Après l'heureux accomplissement de tant de travaux utiles, un autre que Palfyn se serait peut-être jugé assez méritant et assez glorieux, mais pour lui qui avait voué sa vie au culte de la science, et qui, en vue du bien public, avait fait sa seule préoccupation de l'établissement d'une chirurgie savante, forte et honorée, il ne pouvait se résoudre au repos aussi longtemps qu'il trouvait des fautes à combattre ou des erreurs scientifiques à redresser. C'est ainsi que, malgré ses 65 ans, il n'hésita pas à prendre part à la dissertation qui passionnait alors le monde savant sur un sujet difficile et d'une importance considérable.

Depuis longtemps déjà, l'aiguille à cataracte faisait partie de l'arsenal chirurgical et son emploi devait être assez fréquent, puisqu'elle était même devenue familière aux rebouteurs et aux charlatants. La chose n'est guère malaisée à comprendre, si l'on considère que l'opération de la cataracte par abaissement, ne réclame pas une main bien habile pour fournir un résultat immédiat si favorable, qu'elle éveille incontinent dans le peuple, l'idée du surnaturel; et, dérision du sort, le succès paraissait

(1) Haller, dans Biblioth. chir. T. I. p. 592, parlant de cet instrument, dit: cultrum herniarium, similem illi Eedrani.

s'attacher moins à la science qu'à la routine irréfléchie. Ce paradoxe apparent tenait à ce que le savant n'entamait une cataracte, qu'après sa formation complète et sur la constatation de ses symptômes bien tranchés. Une telle cataracte ne pouvait se rapporter qu'à l'espèce type, c'est-à-dire lenticulaire, consistante et mûre. Or, tout en obéissant facilement à l'impulsion de l'aiguille, elle avait hâte de reprendre dans le champ pupillaire sa position primitive. C'était là un sujet de stupéfaction aux yeux de tous, un fait qui, rapproché de l'idée qu'on se faisait de la nature de la cataracte, attribuée à la formation d'une membrane dans le corps vitré ou au-devant du cristallin, attendait en vain son explication physique. Les meilleurs esprits s'en préoccupaient. Palfyn, qui sous son scalpel investigateur appelait jusqu'au plus minime détail de l'organisation humaine, avait eu l'occasion de trouver le cristallin opaque et d'une certaine consistance, au lieu de la prétendue membrane donnée comme élément de la cataracte. Sa perspicacité et la prompte conception de son intelligence, lui firent entrevoir la vérité.

Il ne put admettre, en dépit de l'enseignement optique, qu'un organe, aussi fréquemment atteint dans son intégrité physique, que le cristallin, fût indispensable à la vue d'une manière absolue et il douta du rôle qu'on lui attribuait d'être le foyer convergent des rayons lumineux extérieurs. L'expérience de la chambre obscure, qu'il décrit lui-même (1), fixa sans réserve son opinion nouvelle. Ses recherches anatomiques aidant, il connut bientôt positivement que la cataracte consiste dans une altération des propriétés physiques du cristallin, par perte de sa transparence et que, dans l'opération, dite alors de la cataracte, c'est vraiment le cristallin qui est abaissé, et non, d'après l'idée commune, une membrane qui, d'abord enroulée autour de l'aiguille, est déposée dans la partie inférieure de l'œil.

Ne se préoccupant que des intérêts de la science, et peu soucieux de sa propre gloire, il soumit aussitôt ses observations à ceux qu'il savait s'occuper de ces matières. Les discussions furent longues et en apparence infructueuses, car Palfyn fut amené à préparer un travail pour établir sa manière de voir et en réclamer la priorité (2), lorsque soudain parurent deux ouvrages (3) remarquables sur la nature de la cataracte et sur les maladies des yeux qui rendirent sa publication inutile et lui firent perdre le bénéfice et l'invention.

(1) De besondere Heel en geneeskonst der oogsiekten. 1744 p. 56.

(2) Voorreden der besondere heel en geneeskonst der oogsiekten. On y lit : In het eerste deel heb ik aanmerkingen by gebragt over alle de verscheyde onsteltenissen van 't krystallyne lighaam, omdat ik van de ziekten van dat lichaam geschreven heb, *als was ik den eersten,* die daarvan gesproken had; en zeker onze schryveren hebben dezelve weinig gekent.

(3) Maître Jean Antoine, Troyes, 1707. Traité des maladies de l'œil et des remèdes propres pour leur guérison.

Brisseau. Paris 1709. Remarques sur la nature de la cataracte.

Brisseau, de Tournay et Antoine, de Paris, s'attribuèrent le mérite d'avoir éclairci ce point de la science et ne voulurent pas même admettre, au partage de cette gloire, Lasnier, Gassendi et Rohault, qui, quarante ans auparavant, avaient traité le même sujet, mais incomplétement et sans parvenir à faire goûter leur système (1).

Palfyn fut peu sensible à son échec, mais voulut, par acquit de conscience, apporter son contingent de preuves à l'appui du nouveau progrès scientifique. Il était sur le point de faire imprimer sa dissertation, quand, sur les instances d'amis obséquieux (2), et par une meilleure interprétation de l'intérêt des élèves en chirurgie, il se décida à y joindre un traité complet des maladies des yeux. A cet effet, il traduisit en flamand l'ouvrage de Antoine, et l'enrichit de nombreuses observations et de discussions très-intéressantes, les unes originales, les autres tirées des annales de l'Académie royale des sciences de Paris. Façonné de cette manière, le livre fut imprimé à Leyde, en 1714 (3). L'auteur eut la bonne fortune de pouvoir y ajouter une lettre que lui écrivit, à la date du 6 mars 1714, le célèbre oculiste anglais Woolhouse, médecin du roi Jacques II, à qui il avait fait part de son projet de publication et qu'il avait entretenu auparavant de sa manière de voir au sujet du cristallin et de l'opération de la cataracte, mais sans pouvoir le convaincre. C'est ce qu'établit clairement le passage suivant de la lettre de Woolhouse.

Comme je remarque par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que le livre manuscrit dont on m'a écrit de Leyde, n'est autre chose que le livre de Monsieur Antoine, chirurgien royal à Mery sur Seine, qui traite de l'œil et des maladies, etc., que vous avez traduit du français en flamand, je prends la liberté, par cette bonne occasion, de vous informer de la dispute que j'ai eue avec cet auteur et Monsieur Brisseau, qui prétendent qu'il n'y a point de cataractes membraneuses..... (suit la dissertation).

Votre traduction flamande ne saurait être que très bien reçue du public avec vos remarques en question..... Je souhaiterais fort de tenir avec vous une fréquente correspondance par lettres.

Une telle preuve de déférence de Woolhouse envers Palfyn, doit plei-

(1) Brisseau loc. cit. Préface.

(2) Besondere heel en geneeskonst der oogsiekten. Préface.

(3) De besondere heel en geneeskonst der oogsiekten. In 't frans beschreven door den seer ervaren Heer M. Antoine... chirurgien royal à Mery-sur-Seine. — En vertaald door Johan Palfyn, gesworen heelmeester, ontleder en lector in de Heelkonst te Gent. — Zynde dit werk vermeerdert, zoo met een nieuw onderzoek der Heeren van erkoninglyke Académie der wetenschappen te Parys, over de ware ontsteltenis de cataracte als ook met een voortreffelyken brief van den wel Edelen Heer de Woolhouse, over deze stoffe aan den tegenwoordigen uitgever en met eene nieuwe uitvinding van den heer Anel, over de genezing van den traan-fistel. Te Leyde, by Vermey. MDCCXIV.

nement nous édifier au sujet de l'immense mérite de notre glorieux compatriote.

En résumé, son traité des maladies des yeux est l'exposé complet des connaissances acquises à cette époque sur l'optique et sur l'anatomie et la physiologie des organes oculaires, ainsi que sur leur pathologie et leur thérapeutique.

CHAPITRE III.

A l'époque où nous sommes arrivés, Palfyn avait déjà bien mérité de la science et de l'humanité. Quarante années de sa vie, consacrées à la recherche des vérités scientifiques, lui avaient acquis les connaissances les plus vastes et les plus variées ; il s'était associé aux travaux des plus grands savants de son époque et il s'était permis souvent de se constituer leur juge. Sa sollicitude constante, aidée de la pénétration de son brillant génie, avait fait de la chirurgie une science exacte et l'avait élevée au même rang que la médecine, sa noble sœur. Palfyn avait réalisé le rêve de sa vie ! Mais étrange destinée que la sienne ! Presque comme aux premiers jours de son établissement professionnel, il était alors aux prises avec les besoins communs de la vie : et, tandis que l'étranger glorifiait hautement son nom et ses œuvres, il luttait dans sa patrie contre des détracteurs intéressés qui, impuissants à s'approprier la science nouvelle, ne lui pardonnaient pas d'avoir soustrait l'humanité à leur inepte et téméraire pratique.

Palfyn ne voyait d'issue à une persécution cruelle, dirigée contre son existence même, que dans un labeur opiniâtre. Ici nous touchons du doigt la preuve la plus saisissante de la nature merveilleuse de son intelligence qui poursuivait à travers les obstacles les plus désespérants, le but qu'elle s'était tracé. Que ses concitoyens mettent sa patience à l'épreuve, il s'attache davantage à mettre en relief l'utilité du savant consciencieux ! Que le charlatanisme éhonté oppose à sa conviction l'arme du ridicule ou des intrigues criminelles et lâches, il se passionne plus vivement pour la réalisation de nouveaux progrès scientifiques, propres à emporter, de haute lutte, les suffrages des hommes !

C'est sans doute à cette fermeté d'âme, autant qu'à son génie et à son amour de l'humanité que nous devons l'idée du forceps.

L'état lamentable dans lequel se trouvait à cette époque la pratique des accouchements, n'avait pu échapper à la préoccupation de l'homme de bien, qui fait le sujet de notre étude. Ses écrits abondent en témoignages de cette espèce.

C'est avec un soin tout particulier que, dans son traité d'ostéologie, il analyse les os du bassin, en faisant ressortir ce qui les différencie dans les deux sexes. Il se livre au même endroit à une dissertation très-

étendue, touchant un point de doctrine, admis et contesté tour à tour, l'écartement des os du pubis dans l'acte de la parturition, ajoutant, non sans malice et ironie, que les sages-femmes, interrogées sur ce point, invoquant leur expérience, tranchent présomptueusement (1) la question dans le sens de l'affirmative.

Dans le traité d'anatomie chirurgicale, nous trouvons les passages suivants qui prouvent que les pratiques de l'art obstétrical étaient loin d'être étrangères à Palfyn :

Page 208. « La chirurgie n'est pas d'un grand secours dans l'accouchement naturel, c'est-à-dire, lorsque l'enfant est à son terme, que l'enfant et la mère sont bien disposés et qu'il se présente dans une situation favorable, c'est-à-dire qu'il présente la tête la première ou les pieds les premiers, car les accoucheurs ne sont pas d'accord sur celle de ces deux situations qu'ils estiment la plus favorable. Mais quand l'accouchement est contre nature ou parce que l'enfant se présente dans les situations les plus bizarres, ou parce qu'il faut accoucher une femme de force, ou parce qu'il est accompagné d'accidents extraordinaires, alors la nature ne pouvant rien par elle-même, l'accouchement, *qui dépend entièrement de l'art*, demande de la part du chirurgien, une grande dextérité, puisque ce sont les opérations les plus épineuses et les plus difficiles »

Page 219. « J'ai souvent observé en faisant incisision à la matrice dans l'opération césarienne, que son épaisseur était pour le moins d'un travers de doigt en des femmes grosses de 7 ou 8 mois. »

Nous avons fait remarquer dans l'analyse de ses œuvres, que Palfyn ne se bornait pas à exposer la science d'une manière ab traite, mais qu'il s'attachait à combattre les préjugés et à redresser les erreurs de la pratique existante, au grand profit de l'humanité souffrante et de l'honneur professionel. Ne s'ensuit-il pas que, dans la *description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération*, l'auteur n'a pu restreindre son désir à un simple exposé; mais, par cette introduction, portant ses vues plus haut, a voulu fixer l'attention des savants sur ce que sa perspicacité lui avait fait apercevoir de défectueux dans la pratique obstétricale, le plus difficile et le plus épineux des arts, comme il le dénomme lui-même?

Nous croyons ainsi pouvoir affirmer que Palfyn a passé de longues veilles dans des réflexions pénibles et accablantes, au sujet de la pratique barbare, qui faisait de l'opération césarienne, un usage commun et considérait la lacération des enfants par les crochets aigus, comme une ressource fatale et recommandable. Il eut pitié de la condition lamentable, à laquelle était vouée, dans ces terribles moments, la compagne de l'homme. Il redouta pour l'avenir de l'humanité, les tristes conséquences de l'exercice irréfléchi d'un art incertain, dont à sa naissance, l'enfant

(1) Zo Men het de vroedwyven vraagt, is 't geschil haast geslist.

subissait les tortures (1). Ces nobles sentiments fécondèrent sa pensée, et il comprit que, si l'on parvenait à saisir la tête comme entre deux mains, l'extraction en devient facile et le salut de l'enfant assuré. C'était cette simple conception qui devait renouveler la face de la science obstétricale.

Palfyn fut l'inventeur du forceps. Tous les auteurs sérieux et compétents se prononcent dans ce sens, et c'est à peine si la critique trouve à s'appuyer sur une autorité recommandable. Des recherches qui me sont personnelles me permettent d'ajouter quelques noms à la liste déjà assez longue des admirateurs de Palfyn et des défenseurs de sa gloire.

L'école spéciale de médecine de Strasbourg paraît s'être distinguée dans l'étude de l'art obstétrical, car, dans un espace de treize ans, deux dissertations ont été publiquement soutenues sur l'origine, l'utilité et l'emploi du forceps. Ces deux thèses, dont je suis parvenu à me procurer un exemplaire (2), ont une valeur considérable dans la question qui nous occupe, parce qu'il est hors de doute qu'elles furent étudiées avec le soin particulier que comportait la nécessité d'une dissertation publique et que les auteurs ont dû scrupuleusement observer ce qu'ils proclament eux-mêmes être un devoir, c'est-à-dire qu'ils ont dû s'attacher à rendre à chacun des prétendants la portion de gloire qui lui appartient.

(1) Dans le traité des opérations, Palfyn relate ce qui suit; p. 370 1re partie.

Dat de heelmeester somtyds oorzaak van de dood is, met selfs een hoofdwonde te maken, word bevestigt, wanneer hy een kind nog in de lyfmoeder zynde, en hetwelk niet kan ter wereld komen, meenende dat het dood is, eene yzere haak (un crochet de fer) in 't agter hooft stelt, en 't zelve uitgetrokken zynde, nog een heele dag komt te leven, gelyk ik weet, dat eenige tyd geleden gebeurt is. Maer wat zal ik zeggen? Daer zyn veel klippen in de Heelkonst, waer aen de verstandigste heelmeesters self sig konnen stooten.

Et ailleurs, 1re partie, p. 388. Ik heb over twelf jaren (1698), doen ik van Parys kwam, in de stad Ypre gezien het kind van een fransche Tambour, oud drie maenden, het welke in de baring met den arm voor uyt komende, door den heelmeester die geroepen was om de vrouw van haer kind te verlossen, in het lid van den elleboog afgesneden wierd, meenende dat het dood was, en na dat hy het kind uyt getrokken hadde, bevond men dat het leefde.

(2) *Recherches historiques sur le forceps*, et considérations sur l'utilité de cet instrument; dissertation présentée et soutenue à l'Ecole spéciale de Médecine de Strasbourg, le 26 prairial an XIII, à 3 h. après-midi, par M. L. J. Ch. Fr. Ant. Reiss, natif d'Obernai, département du Bas-Rhin, Strasbourg. De l'imprimerie de Levrault, imprimeur de l'Ecole de Médecine. An XIII (1805).

Essai historique et critique sur le forceps, dissertation présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Strasbourg, le jeudi 3 déc. 1818, à trois heures après-midi, pour obtenir le grade de docteur en médecine, par Ignace Rist, de Dannemarie (département du Haut-Rhin), chirurgien aide major à l'ex-10e régiment de cuirassiers, chirurgien interne à l'hôpital civil de Strasbourg. — Strasbourg. De l'imprimerie de F. G. Levrault, imprim. de la Faculté de médecine, 1818.

Voici, textuellement transcrits de ces thèses, les passages concernant Palfyn :

Ant. Reiss. — « L'art des accouchements sembloit avoir fait les plus grands progrès depuis que l'on savoit tirer l'enfant par les pieds, et que l'on avoit trouvé des instruments plus convenables pour l'extraire par morceaux dans les cas de nécessité absolue ; mais on reconnut bientôt combien étoient insuffisans et défectueux les procédés que l'on mettoit en usage. Les malheureux exemples d'enfants retirés encore vivans, meurtris et blessés par ces instruments tranchans, firent imaginer des moyens propres à extraire le fœtus par la tête sans le blesser. Les coiffes ou lacs que l'on essaya d'abord ne remplirent pas le but qu'on s'étoit proposé. Palfyn présenta, en 1721, à l'Académie des sciences de Paris, un instrument avec lequel on pouvait, comme avec des mains artificielles, aider la sortie de la tête. »

Ant. Reiss. « On semblait ne plus désirer autre chose que de trouver un moyen d'extraire le fœtus par la tête sans l'endommager, lorsque Palfin présenta à l'Académie des sciences un instrument qui paroissoit devoir remplir le vœu des praticiens : il ne voulut point le faire connaître au public, avant que cette société savante ne l'eût agréé. »

Ant. Reiss. « L'instrument de Palfin a d'abord été nommé tire-tête ou mains de Palfin... Le tire-tête de Palfin offroit l'inconvénient que chaque branche était un instrument séparé, et qu'il agissoit comme deux leviers distincts et dont chacun est manié par une main particulière. Il résultoit de cette structure que la tête du fœtus ne pouvoit être comprimée aussi fortement avec l'instrument, ni éconduite avec autant de justesse, de ménagement et de force, que si les deux branches n'avoient formé qu'un seul instrument : mais c'est ce défaut même du tire-tête de Palfin, qui prouve son origine et *qui nous autorise à décerner l'honneur de cette invention à ce chirurgien aussi désintéressé que zélé pour son art.* »

Ignace Rist, qui a emprunté la partie historique de sa thèse à l'ouvrage de Mulder, accoucheur hollandais, traduit en allemand par Schlegel en 1798, donne en ces termes son appréciation critique sur l'origine du forceps :

« Si on refuse à Rueff, chirurgien à Zurich, en Suisse (1) l'invention du forceps, au moins on ne peut nier qu'il fut le premier accoucheur qui conçut l'heureuse idée de la possibilité d'extraire, avec une pince, un enfant vivant du bassin de sa mère. Son forceps n'est point garni de ces dents meurtrières destinées à écraser la tête du fœtus, et on peut exercer sur elle une pression plus ou moins forte avec cet instrument. Après Rueff, le premier qui mérite d'être cité est sans contredit *Palfin*. Il fixa

(1) Jacques Rueff. *De conceptu et generatione hominis,* 1554. Il donne dans ce livre la description et la figure d'une pince aplatie, propre à extraire la tête d'un fœtus *mort sans la blesser.*

l'attention d'une société savante sur *son invention*. Les cuillers de son forceps s'adaptent assez bien à la tête du fœtus, et les branches s'introduisent séparément. »

Le même Rist, citant l'opinion de Levret, relève vivement le semblant de restriction que cet auteur apporte à l'énoncé des titres de Palfyn et termine le chapitre en rendant hommage à ce dernier. Voici comment il s'exprime :

« On voit dans Ambroise Paré (*De la Génération*, liv. 24, ch. 33), un crochet mousse en forme de cuiller. Levret pense que Palfin a puisé l'idée de son tire-tête dans cet instrument. Cependant le crochet de Paré ne peut s'appliquer que sur le front ou l'occiput, tandis que l'extrémité supérieure de l'instrument de Palfin est moins recourbée, plus large, et s'adapte aux côtés de la tête Plusieurs chirurgiens voulurent s'approprier *son invention*, tel, entre autres, Gilles Le Doux, chirurgien à Ypres, *mais l'honneur en resta à Palfin*. »

Cette affirmation de deux savants, qui ont dû s'attacher à produire une œuvre sérieuse et méritante, basée sur des données historiques et traditionnelles irréfutables, prête un appui immense à l'argumentation de ceux qui, dans un temps postérieur et sans connaître leurs écrits, se rencontrent avec eux dans le même ordre d'idées et de preuves, pour établir la légitimité de leurs prétentions.

Par suite de cet accord unanime, nous n'aurons ici qu'à faire l'exposé de leur raisonnement, sans insister sur le mérite particulier de chacun de ces auteurs, tout en nous faisant un devoir de signaler à la reconnaissance du pays les noms de ces hommes généreux et savants que leur admiration pour Palfyn a portés à scruter à grand'peine un passé assez obscur, offrant à l'amour de la vérité et à l'ardeur de leur patriotisme des veilles sans nombre, une étude laborieuse et un travail soutenu. Voisin, Demeersman, Broeckx ont inauguré la réhabilitation de l'inventeur du forceps et n'ont laissé à ceux qui partagent leur conviction et qui pouvaient être tentés de poursuivre leur œuvre que le soin de contrôler leurs preuves et leurs citations. C'est le travail auquel nous nous sommes voué consciencieusement et que nous livrons, augmenté de quelques arguments nouveaux, à l'appréciation de nos lecteurs.

Il est hors de doute, qu'en 1721, Palfyn présenta à l'Académie des sciences de Paris, un instrument avec lequel on pouvait, *comme avec des mains artificielles, aider la sortie de la tête, sans l'endommager*. Il suffit de s'appuyer sur le témoignage de Levret, une illustration de l'art obstétrical, à l'époque où le souvenir de Palfyn était encore présent à l'esprit de plusieurs membres de l'académie des sciences. Son assertion a toute la valeur d'un fait historique, écrit Broeckx ; et cette opinion est partagée par tous les biographes qui citent à l'envi ce passage de Levret (*Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux*. Paris, 1747. In-8°, p. 81) :

« Il y a environ 25 ans que M. Palfyn, chirurgien à Gand et démons-

trateur en anatomie en la même ville, vint à Paris pour y faire imprimer son anatomie. Il présenta en ce temps à l'académie des sciences un instrument pour tirer par la tête les enfants enclavés au passage : il en reçut les louanges, comme en étant l'inventeur. »

Il est vrai que Levret ajoute cette phrase : « *Mais Gilles Ledoux, chirurgien de la ville d'Ypres, la réclama, disant l'avoir inventée.* » Cette restriction ne peut avoir, aux yeux d'un homme impartial, une portée bien grande. Tout au plus ferait-elle supposer que, par une minutie outrée, Levret a voulu enregistrer, au profit d'une invention merveilleuse, jusqu'aux rumeurs les plus vulgaires; car, répondant à une critique anonyme de son livre, parue dans le *Journal des sçavans* du mois d'août 1749, il a soin de faire ressortir plus clairement les titres de Palfyn, surtout, dit-il, « *si on y joint que Heister accorde au forceps le nom de Palfyn.* »

Nous connaissons déjà l'opinion de Rist sur les allégations de l'éminent accoucheur de Paris, touchant le mérite original de l'invention de Palfyn. Ce que maintenant nous devons rechercher avant tout, c'est l'explication des causes qui s'opposèrent pendant assez longtemps à la généralisation de l'emploi d'un instrument aussi précieux que le forceps : car il en fut de l'invention de Palfyn comme des grandes découvertes des siècles antérieurs. Elle resta enveloppée pendant longtemps d'une étrange obscurité qui étendit son voile jusque sur le nom de l'inventeur lui-même. Le grand anatomiste ne put échapper à cette loi fatale et monstrueuse qui fait de l'ingratitude humaine le partage du génie. Cet oubli et ce dédain suffiraient même à eux seuls pour consacrer le mérite de notre compatriote, si déjà l'expérience de dix générations n'avait suffi pour l'établir.

Mais comment concevoir l'aveuglement des contemporains de Palfyn, quand on songe aux immenses services que sa découverte était appelée à rendre à l'humanité. Il faut, pour en découvrir les raisons, se reporter au temps où il vivait et tenir compte du rang infime qu'occupait dans l'art de guérir la pratique obstétricale. A cette époque, en effet, cette dernière était confiée aux mains ignorantes des sages-femmes, comme le témoignent les conseils que donne Mauriceau, à chaque page de son livre, à ces matrones qui n'avaient de sage que le nom, et comme en fait preuve l'insistance avec laquelle il les avertit de ne jamais invoquer trop tardivement l'intervention du chirurgien. Mais qu'était ce chirurgien lui-même? Palfyn a eu soin de nous édifier à ce sujet.

Or, il faut une main intelligente et expérimentée pour manier le forceps, et encore, l'instrument de Palfyn n'était pas notre forceps d'aujourd'hui. De plus, il régnait alors, quant aux règles de son application, une incertitude notoire, résultant du défaut de déterminations anatomiques précises.

Ces conditions défavorables, Reiss les a nettement formulées en ces termes :

« Les succès obtenus par le forceps ne pouvaient être au commencement en quelque sorte que des événements fortuits, et les meurtrissures, les

inflammations des parties sexuelles, doivent avoir été trop souvent la suite de l'opération, pour que l'on ait pu se former, durant cette première période, une idée favorable de l'utilité, de l'innocuité de cet instrument. L'axe du bassin n'ayant pas encore été déterminé d'une manière exacte, la direction que l'on devait donner à l'instrument lors de son introduction et de son extraction, ne pouvait être assujettie à des règles sûres; les cuillers n'ayant pas une courbure conforme à celle de la cavité du bassin, non seulement leur introduction devait présenter beaucoup de difficultés, mais la fourchette devait être particulièrement maltraitée lors de l'extraction du fœtus. D'ailleurs l'application du forceps, pour être faite avec la dextérité convenable, exige une habitude et *un exercice qu'on ne pouvait alors se procurer* : on était privé de ces écoles pratiques dont on a reconnu la nécessité indispensable pour former des accoucheurs habiles et expérimentés ; ce n'est que quinze ans plus tard qu'on put avoir recours au fantôme de Grégoire. (1) Enfin, le mécanisme de l'accouchement, le rapport de la tête de l'enfant au bassin, les signes qui indiquent la position de la tête dans les différents détroits, étant encore inconnus, l'extraction du fœtus au moyen de l'instrument se faisait au hasard et non dans une direction convenable. D'après cela, on ne doit pas être étonné que Smellie, après seize ans de pratique et d'expérience, ait fait un voyage à Paris pour apprendre de Grégoire l'application du forceps, et qu'il ait encore tenté, après son retour dans sa patrie, d'extraire la tête avec le filet. » (2)

Nous pouvons en conclure que l'invention de Palfyn ne put se soutenir à cette époque qu'en faveur de *l'idée nouvelle et ingénieuse de faire saisir la tête au moyen d'un instrument non meurtrier,* car il est bien vrai que cet instrument n'était alors qu'ébauché et réclamait des modifications indispensables que le perfectionnement des arts mécaniques pouvait seul réaliser.

Cependant, convaincu de l'utilité et de l'efficacité de son invention, Palfyn ne négligea aucun moyen de la répandre. Il fit confectionner plusieurs exemplaires de son instrument, en fit don à ses amis et aux personnes qui avaient témoigné le désir d'en faire l'épreuve. Outre la plupart des membres de l'Académie des sciences de Paris, le professeur Heister reçut un de ces exemplaires et l'envoi de Palfyn est constaté en ces termes dans son ouvrage (3) : *ita mihi relatum est ab amico, qui hœc ferramenta mecum communicavit, nam Palfinus ipse hac de re nihil, quod scio, litteris prodidit* — et l'auteur donne dans son ouvrage un dessin de l'instrument qu'il fait figurer sous le nom de Palfyn.

Ce témoignage d'un homme aussi éminent que le professeur de

(1) *Smellie.* Traité de la théorie et de la pratique des accouchements, traduits par M. De Préville, Paris 1754, vol. 2, p. 414.

Phil. Adolph. Böhmer. Disquisitis de usu et prœstantia forcipis anglicanæ in partu difficili. — Halœ Magd. 1746, in-4°.

(2) *Smellie* — loc. cit. p. 416 et 516.

(3) *L. Heister.* Institut. chirurg. Amsterdam, 1739, in-4°, p. 1046. 2e pars.

Helmstadt nous paraît une preuve sans réplique que Palfyn est le véritable auteur du forceps. Ses titres lui furent cependant contestés. Ce fut d'ailleurs un fait assez commun au XVIIe siècle, époque des grandes découvertes physiologiques, que de voir se produire des procès de priorité entre les divers savants : ainsi, Budbeck, anatomiste suédois et Jollyf, anatomiste anglais firent valoir assez violemment par écrit leurs droits à la découverte des vaisseaux lymphatiques (1654), contre Thomas Bertholin de Copenhague, à qui en revint néanmoins tout l'honneur. Palfyn ne put échapper à cette fatalité.

A peine eut-il fait connaître son instrument que plusieurs voix s'élevèrent pour en réclamer la priorité, écrit Broeckx. Chapman et Chamberlen en Angleterre et Gilles Ledoux, accoucheur à Ypres, prétendirent avoir trouvé le tire-tête de Palfyn.

Or, dans ce temps, les chirurgiens les plus habiles avaient imaginé divers moyens pour terminer les accouchements difficiles et on peut supposer que la même idée germait dans plusieurs têtes, à la vue de tant d'infortunes. Mais tous, guidés par un égoïsme coupable et un intérêt sordide, gardaient pour eux le secret de leur invention. Ils prenaient les plus grandes précautions pour qu'on ne pût pas le surprendre et refusaient d'opérer avec leurs instruments en présence de personnes qui auraient pu en profiter. Leurs inventions, à supposer même qu'elles eussent quelque analogie avec celle de Palfyn, ce qui, du reste, est fort contestable, étaient donc perdues pour leur gloire, comme elles l'étaient pour la science et pour l'humanité.

Au surplus, nous devons tenir compte, dans l'appréciation des titres de Palfyn à l'invention du forceps, de la tradition populaire qui consacra ce souvenir, en dépit même des infortunes qui accablèrent notre illustre compatriote à la fin de ses jours. Cette tradition lui valut le mausolée que ses pairs lui élevèrent cinquante ans après sa mort, en l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Gand, et que décore une figure du forceps.

Nous pourrions borner aux explications précédentes l'exposé des motifs qui nous font acclamer Palfyn comme inventeur du forceps. Mais certains auteurs, d'ailleurs sérieux et recommandables, ont cru pouvoir lui contester cet honneur et l'attribuer à l'un ou à l'autre des prétendants dont les droits n'avaient pu soutenir le jugement de la génération contemporaine. — Erreur fatale, dont un zèle patriotique outré peut bien constituer l'explication, mais non l'excuse et qui remet en question des données qui paraissaient définitivement acquises.

Que dire de cet argument que Palfyn, dans ses écrits, n'a fait aucune mention de son incomparable découverte? Voici notre réponse : L'invention du forceps ne datant que de 1721, les écrits antérieurs à cette époque sont hors de cause et il n'y a à incriminer que la traduction française de l'anatomie chirurgicale, publiée à Paris en 1726. Or, durant ce laps de temps de cinq années, Palfyn et Devaux travaillaient de concert à cette œuvre et durant toute cette époque, malgré l'éloge qu'on en avait fait à l'Académie des sciences, l'usage des *mains de fer* avait fait peu de che-

min dans la pratique obstétricale (1), comme nous l'avons déjà exposé. Que des pourparlers se soient établis entre Palfyn et Devaux, au sujet de l'opportunité qu'il pouvait y avoir de relater et de prôner la découverte dans leur ouvrage, nous ne pouvons en douter, d'après ce que nous connaissons de la manière de procéder de Palfyn, quand il s'agissait pour lui de produire au grand jour le résultat de ses travaux. Que pouvait lui conseiller Devaux en cette occurence? C'était à Paris que l'un des Chamberlen (Hugh) avait, en 1670, subi un grave échec à cause de la femme dont parle Mauriceau (2), et qui, condamnée par ce dernier à subir l'opération césarienne, en avait appelé à la pratique mystérieuse de l'accoucheur anglais, en ce moment de passage en cette ville et chez laquelle l'instrument de ce prétendu infaillible était resté impuissant, à la honte du présomptueux, qui avait espéré du résultat heureux un prix exorbitant contre la cession de son secret. Le livre de Mauriceau avait conservé le souvenir de ce fait et il n'aurait pu être agréable aux membres de l'Académie des sciences, dont on allait solliciter la recommandation, en vue de la prochaine publication de l'anatomie chirurgicale, d'engager leur nom en faveur d'une invention nouvelle qui n'avait pas subi l'épreuve du temps et qui, loin d'être accueillie avec empressement, semblait rencontrer de grandes difficultés dans son application (3). Palfyn et Devaux furent ainsi d'avis d'abandonner au progrès scientifique le soin d'établir la valeur de l'instrument nouveau, se contentant de l'avoir semé

(1) Les hommes de l'art qui faisoient partie de l'Académie des sciences de Paris ne jugèrent pas qu'on pût attendre de grands succès de cette découverte. (Reiss. loc. cit. page 2.)

(2) Observations sur la grossesse, etc.... Paris 1695,chez l'auteur, p. 16 et suiv.

(3) Outre les explications données plus haut à ce sujet, nous citerons ici un passage du livre de Guill. Mauquest De la Motte (Traité complet des accouchements naturels et contre nature. — Edition de Paris, 1722, p.886-468e observ.), invoqué par Reiss pour établir qu'on ne commença à se servir du tire-tête qu'une dizaine d'années après sa publication, lorsque les accoucheurs anglais eurent découvert le secret de Chamberlen et que la ressemblance des deux instruments eut fait apercevoir aux gens de l'art les avantages qu'ils pouvaient offrir. Au moment de la publication de son livre, ne connaissant ni la découverte, ni son auteur que par ouï dire, De la Motte exprime des doutes sur la possibilité d'une pareille invention (le forceps) : C'est certainement, dit-il, un leurre et un conte en l'air. Si la chose était vraie autant qu'elle est fausse, que cet homme (Palfyn) mourut sans rendre cet instrument public, il mériterait qu'un vers lui dévorât ses entrailles pendant l'éternité, par rapport au crime qu'il ferait de ne pas donner un moyen de sauver la vie à un nombre infini de pauvres enfants qui la perdent par le défaut d'un tel secours : toute la science humaine n'ayant pu le trouver jusqu'à présent (1722), comme je le fais voir par les seules observations rapportées dans ce supplément, mais qui, au contraire, serait comblé de bénédictions, si ce qu'il avance était véritable, pour le grand bien que produirait cet instrument, qui se ferait bénir de Dieu et des hommes dans le temps comme pendant les siècles des siècles.

par le monde où il ne pouvait tarder à rencontrer un terrain propice à son développement.

Au surplus, Palfyn pouvait juger qu'il avait fait assez pour répandre la connaissance de sa découverte : il l'avait communiquée à une compagnie savante qui était, à cette époque, le tribunal le plus compétent et jouissait, tant dans notre pays que dans le reste de l'Europe, de la plus haute réputation ; de plus, il avait fait, d'une main généreuse, une large distribution d'exemplaires de son instrument.

Nous en venons aux allégations des auteurs qui n'admettent pas pour Palfyn la priorité de l'invention du forceps. Car, remarquons-le bien, la réalité de sa communication à l'Académie des sciences de Paris est incontestée et le débat se réduit à la question de savoir si cette communication a été la première idée du genre ou s'il n'est pas possible de trouver dans les travaux de ses devanciers l'ébauche ou l'existence même de l'admirable conception d'où naquit le tire-tête.

Nous rencontrons d'abord la mention faite par Levret de la réclamation de Gilles Le Doux, chirurgien de la ville d'Ypres, qui disait l'avoir inventé. Réfutant victorieusement cette prétention, sans même insister sur le plaidoyer sentimental de de Meersseman qui dépeint Palfyn comme trop consciencieux pour s'être rendu coupable d'une fraude aussi criante, Broeckx s'exprime de la manière suivante :

« N'aurions-nous pas le droit de demander comment Le Doux prouva la priorité de son invention et quel fut le tribunal scientifique, appelé à prononcer entre lui et son compétiteur? L'Académie royale des sciences de Paris, si compétente en ces matières, rétracta-t-elle les louanges qu'elle avait donnés à Palfyn, inventeur des Mains, pour les reporter sur Le Doux, inventeur du forceps? Les Annales de cette société font-elles seulement mention de la réclamation de Le Doux? D'ailleurs, ce chirurgien, qui était Flamand, a-t-il élevé la voix dans sa patrie pour revendiquer l'honneur que le monde savant faisait à Palfyn de cette belle découverte? Il eut trouvé en Belgique des juges loyaux auxquels il pouvait s'adresser pour demander justice : l'université de Louvain ne se refusait pas à faire des enquêtes de cette espèce et la corporation des chirurgiens de Gand, si l'assertion de Levret avait le moindre fondement, se serait bien gardée de faire à Le Doux, leur compatriote, l'injustice de couler en bronze l'image du tire-tête, pour le placer, comme un titre impérissable à la reconnaissance publique, sur le monument qu'elle éleva à la mémoire de Palfyn. »

Quant à cette autre supposition de Levret, que Palfyn aurait puisé l'idée de son tire-tête dans la figure des crochets mousses à larges prises, représentés dans le livre d'Ambroise Paré (*De la génération*, liv. 24, ch. 33) et dans celui de Mauriceau, elle exige un examen sérieux et nous amène à donner des détails précis sur les instruments mis en cause. Envisageons d'abord le tire-tête de Palfyn. La description la plus simple et la plus correcte est donnée par Rist :

« Le tire-tête ou mains de fer de Palfin était formé de deux branches terminées supérieurement par des cuillers dont la concavité s'adapte à la tête du fœtus. Il appliquoit une branche après l'autre sur les côtés de la tête et tiroit ainsi le fœtus sans blesser ce dernier, ni la mère. »

Que l'on prenne, disons-nous, deux cuillers ordinaires et qu'on les joigne de manière à ce que les manches se touchent et à ce que les concavités se regardent. Ou bien que, formant des creux avec chacune des deux mains, on les fasse correspondre, les avant-bras se regardant par leur face interne et se touchant au poignet; — ces figures simuleront toutes deux assez exactement le tire-tête de Palfyn qui, dans le principe, n'avait pas les branches croisées.

Le dessin que donne Heister et l'image des *Mains* coulée en bronze qui se trouve sur le premier cénotaphe élevé à la mémoire de l'inventeur, nous représentent le forceps original de Palfyn dans les conditions suivantes :

Les deux cuillers sont en acier et non fenêtrées, de neuf pouces (21 centimètres) de longueur sur vingt-deux lignes (5 centimètres) de largeur, se rétrécissant dans le sens de cette dernière dimension, à mesure qu'elles approchent des manches qui, de leur côté, faits en bois, sont très-solides et aussi longs à peu près que les cuillers elles-mêmes.

D'après ces données, l'idée générale sur le forceps doit s'exprimer comme suit : Il consiste en deux parties ou branches semblables qui s'appliquent chacune séparément et peuvent être ensuite réunies par un lien ou une articulation. La partie de chaque branche que l'on introduit dans les parties sexuelles, pour les placer sur la tête du fœtus, est appelée la *cuiller* et celle qui reste au dehors en forme *le manche*. Les deux branches introduites sont jointes l'une à l'autre et assujetties à l'endroit où finissent les cuillers et où commencent les manches. C'est à l'endroit de cette jonction que les branches ont été croisées dans la suite. L'instrument ainsi appliqué, on tirait sur les manches et on réussissait à amener le fœtus en vie, sans le blesser et sans blesser la mère.

Comparons à cet instrument de salut le crochet mousse que représente Mauriceau (1), d'après Paré, et qu'il recommande pour tirer la tête de l'enfant qui serait *restée seule dans la matrice*. On pressent déjà que les deux instruments, ayant à remplir des fonctions différentes, doivent différer essentiellement de qualités. Palfyn s'était attaché à substituer à tous les engins meurtriers en usage, un instrument qui pût aider à retirer par la tête du sein de la mère un fœtus vivant et non lacéré.

Mauriceau n'avait en vue que d'extraire une partie privée de vie : aussi avait-il atteint son but dès qu'en fixant la tête, il parvenait à la faire obéir à la force propulsive : cette force se spécifiait d'elle-même, car, ne pouvant être produite que d'arrière en avant, le crochet s'imposait naturellement, sans exiger d'autre modification à sa manière d'être que celle

(1) Traité des maladies des femmes grosses par Mauriceau. Paris. 1721. Tome I, p. 364. fig. c.

qui consistait à lui donner une courbure correspondant à la convexité de la tête fœtale. Peu importait, d'ailleurs, que cette courbure fût plus ou moins bien calculée, puisqu'il était assez indifférent que l'instrument produisît ou non des dilacérations et que son bec s'enfonçât ou non dans des parties privées de vie. Un abîme séparait ces idées de la conception sublime du forceps.

L'engin de Mauriceau n'était donc qu'un crochet, destiné à recevoir dans la concavité de sa courbure la partie convexe de la tête fœtale, transformant en vis à tergo l'effort de traction exercé sur la partie libre de l'instrument. Ce crochet était *long de dix grands poulces ou environ en y comprenant le manche.* Les *Mains de fer* de Palfyn avaient une longueur de dix-huit pouces, y compris le manche, longueur calculée pour arriver profondément dans la matrice, au-delà du détroit supérieur du bassin. Ensuite, le crochet était brusquement recourbé, tandis que la courbe des *Mains* était graduelle et habilement combinée de façon que leur partie convexe s'appliquât parfaitement à la paroi interne du bassin et donnât toutes les facilités pour les introduire et les faire glisser avec aisance entre la tête et la matrice, sans blesser l'une ou l'autre.

Levret n'a donc pas eu l'idée heureuse en faisant dériver le tire-tête du crochet mousse.

L'erreur est évidente pour le moins clairvoyant. Cependant cet auteur, poursuivant son raisonnement, veut à tout prix conclure en faveur de sa thèse, sans s'apercevoir des contractions qu'il accumule. Comme première erreur, la comparaison suppose au crochet un usage autre que celui auquel Mauriceau le destinait, en le faisant passer pour un levier, tandis que c'était un simple instrument de traction. Il constate que ce « levier » même ne pouvait tout au plus, en supposant la possibilité ne son introduction, que pousser la tête, non la tirer et il veut trouver naturel qu'on ait cherché à introduire deux crochets au lieu d'un. Singulière manière d'écarter les difficultés !... Mais du canal osseux et des parties sexuelles à ménager, de la vie de l'enfant et de l'intégrité de ses parties... Rien ! L'étude de l'instrument de Mauriceau ne pouvait éveiller en Levret de pareilles préoccupations ! Et cependant, ce sont là les considérations essentielles qui ont fait naître l'idée de l'instrument de Palfyn.

« Ainsi donc, les efforts de Levret pour faire admettre son opinion, ne servent qu'à en démontrer le peu de fondement. S'il eut avancé que ce crochet mousse avait fourni l'idée du levier de Roger Roonhuysen, cette supposition pouvait avoir les apparences de la vraisemblance, mais, tel qu'il expose son raisonnement, nous ne pouvons l'envisager que comme une tentative raffinée, d'enlever à la Belgique ses propriétés scientifiques. Cette tendance des Français est confirmée par des faits que nous voyons encore tous les jours se passer sous nos yeux et qui ont pour but, en dernière analyse, de faire considérer les Belges comme incapables d'une idée ingénieuse. » (Broeckx).

Voici venir Dezeimeris, autre auteur français, d'une partialité plus outrageante et qui est tout prêt à rejeter, même jusqu'au nom de notre

illustre compatriote. L'affirmation honnête, émise par Levret comme hommage à une vérité irrécusable, le gênait à plus d'un titre et il n'hésite pas à accuser ce dernier d'avoir écrit l'histoire de l'invention du forceps, *en sens inverse de la réalité*. En effet, dit-il, dans le dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, Chamberlen qui figure dans l'ouvrage de Levret, comme *correcteur* de l'invention de Palfyn ou de Le Doux, est le véritable inventeur de l'instrument, et d'un instrument dont celui de Palfyn n'était qu'une grossière imitation; et il affirme que ce fait peut être mis hors de doute par des preuves de plus d'un genre : par le témoignage de divers accoucheurs contemporains, par des documents puisés dans les ouvrages de Chamberlen et enfin par des documents irrécusables, restés longtemps ignorés et qui viennent d'être publiés (1833) par Rigby. Le peu d'aménité de Dezeimeris envers Levret à lieu de surprendre. Le nom de Levret s'attache intimement à l'histoire de l'art obstétrical dont Dezeimeris prétend faire l'exposition et il est bien permis de faire servir la constatation de cette première légèreté comme avertissement de n'accepter ses allégations ultérieures sur la matière qui nous occupe, qu'après un sérieux contrôle.

Notre opinion est partagée par Broeckx, le savant et regretté médecin d'Anvers, qui, en 1846, peu après la publication de l'ouvrage du bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, sous l'aiguillon du froissement éprouvé dans ses sentiments loyaux et patriotiques, a cru aussi devoir protester contre les réflexions de cet auteur et rétablir, dans tout leur éclat, les titres de Jean Palfyn, à la gloire de l'invention du forceps. Nous renvoyons à son écrit (1), en constatant que sa réfutation est victorieuse sur tous les points, car cette exposition nous mènerait à des redites inutiles et l'on pourra se faire une idée de la pauvreté des arguments de Dezeimeris, à leur seule énonciation.

1° Levret est le premier qui ait écrit l'histoire du forceps (2), mais son témoignage n'a aucune valeur; il l'a écrite en sens inverse de la réalité.

2° Des ouvrages anglais publiés de 1733 à 1735, décrivent un forceps supérieur à celui de Palfyn, donc, bien avant la découverte de ce dernier, le forceps avait déjà été d'un usage vulgaire en Angleterre (3).

3° En 1833, Rigby publia une description d'instruments trouvés dans une *vielle armoire* d'une maison qui avait appartenu de 1683 à 1715, à la famille Chamberlen.

4° Il prétend que Palfyn a surpris le secret de Chamberlen, pendant ses voyages en Angleterre (4).

(1) Notice sur l'invention du forceps. Broeckx. Bruxelles, 1844 et Bulletin de l'Acad. T. V, p. 520, année 1846.

(2) Erreur inconcevable! Dezeimeris ignorait donc, entre autres, le temoignage de Heister.

(3) Singulier argument! puisque le forceps de Palfyn date de 1721.

(4) Il est fort douteux que Palfyn ait jamais vu l'Angleterre. Ses écrits n'en font pas mention, et l'on a vu qu'il se plaisait d'ordinaire à relater de semblables circon-

Nous pouvons donc juger cet adversaire comme définitivement écarté; cependant, la démonstration de notre thèse pourrait paraître incomplète, si nous ne consacrions un paragraphe spécial à dégager l'inventeur du forceps, notre illustre compatriote, de la compétition de l'accoucheur anglais Chamberlen, quant à la priorité de la découverte, et surtout à faire voir que Palfyn ne s'est pas plus emparé du secret de ce dernier, qu'il n'a emprunté à l'idée ou à la pratique de Gilles Le Doux.

Voici ce que l'histoire nous apprend au sujet de l'accoucheur anglais :

Originaires de France, dont ils furent exilés à la suite de la Saint-Barthélemy, nous trouvons, à la fin du XVIIe siècle, des membres de la famille Chamberlen, à Londres, où ils parvenaient, par une pratique mystérieuse, à terminer les accouchements les plus difficiles. Nous avons vu que l'un d'eux fit, en 1670, à Paris, un séjour de six mois, à l'effet d'y produire son talent, mais qu'il dut regagner son pays, après des tentatives infructueuses, pour accoucher, avec des *instruments*, une femme dont Mauriceau n'était pas venu à bout, à cause de l'extrême étroitesse du bassin, pensant bien, qu'après cet échec, il ne réussirait point à obtenir, contre la cession de son secret, les dix mille écus qu'il avait demandés.

Le doute commence quand les historiens recherchent le genre de moyens employés par les Chamberlen, dans leur pratique. Faisaient-ils la version par les pieds? (Haller) — Employaient-ils le levier? (Rist) — ou possédaient-ils le forceps? Bien que l'usage de ce dernier ne fut généralement connu qu'en 1733, certains auteurs s'arrêtent à la dernière supposition, et s'appuient de l'autorité des ouvrages anglais, qui, publiés de 1733 à 1735, donnent la figure d'un forceps déjà perfectionné. Mais comment alors expliquer les délabrements constatés par Mauriceau (1674), à l'autopsie de la femme que Chamberlen avait en vain tenté de délivrer? *Je trouvais, dit-il, la matrice toute déchirée et percée, en différents endroits, par les instruments dont ce médecin s'était servi si aveuglement, sans la conduite de sa main!*

En admettant que, détrompé par cet échec sur la valeur de l'instrument qu'il avait utilisé en cette circonstance, Hugh Chamberlen se soit servi plus tard du forceps, plusieurs auteurs, et parmi eux on doit citer Morand (opuscule de chirurgie), loin de le considérer comme en étant l'inventeur, font seulement mention de ce savant, pour le désigner comme un fervent adepte de la nouvelle méthode obstétricale, et disent qu'il apporta un grand perfectionnement à l'instrument de Palfyn, en ce sens, qu'il fit ouvrir les deux cuillers, dans presque toute leur longueur. Au reste, le secret de Chamberlen ne fut bien connu que vers 1735, lorsque la publication des instruments de Dussé, de Giffrard et de Freke, engagea Chapman à donner la description de celui de Chamberlen. Le

stances. Il serait, d'ailleurs, tout aussi rationnel de prétendre que les Chamberlen, qui avaient des relations suivies avec le continent, aient entendu parler de l'invention de Palfyn, et se la soient appropriée, en se prévalant de la note ajoutée par un de leurs ascendants, à la traduction anglaise du livre de Mauriceau.

nom d'*Eductor* lui fut d'abord donné et ne fut remplacé par celui de *forceps*, que lorsqu'on eut croisé, ou, du moins, réuni les deux branches dont était composé le tire-tête, de manière qu'elles pussent agir ensemble et comme ne formant qu'une seule pièce.

Consultons, d'un autre côté, au sujet de Chamberlen, l'ouvrage de l'éminent accoucheur anglais Smellie, dont le nom brille dans l'histoire de l'art obstétrical, à côté de celui de Levret et dont le témoignage ne saurait être malveillant pour un compatriote (1).

Page 55. « Cette découverte dont les Chamberlen faisaient un si grand mystère et qu'ils tenaient si secrète, n'était autre que les forceps dont l'usage n'a été connu qu'en 1735, alors que Chapman gratifia le public de la description de cet instrument. Il est vrai (ajoute-t-il) que longtemps auparavant on se servait en France, en Allemagne et ailleurs de différentes sortes de forceps et autres instruments, pour le même usage, mais il n'y en avait aucun qui eût les avantages de celui dont se servaient les MM. Chamberlen. »

Et plus loin, page 262. M. Chapman (2) a été le premier qui, en 1735, ait donné la description du forceps et la manière de s'en servir. Et l'on trouve dans les observations que M. Giffrard (3) a publiées, différents cas dans lesquels il a délivré et sauvé l'enfant au moyen de cet instrument. On inventa encore un forceps à Paris, dont on peut voir la figure dans un mémoire communiqué à la société d'Edimbourg, par M. Butter, chirurgien; mais après que M. Chapman eût donné la figure de son instrument, qui était le même que celui dont se servaient autrefois les MM. Chamberlen, on adopta en France cette sorte d'instrument, que l'on appela du nom de son correcteur, *forceps de Chapman.*

Ces citations résument tous les documents qui peuvent renseigner sur la part qu'ont pris les chirurgiens anglais au développement de l'art obstétrical. Elles ne renferment évidemment rien de défavorable à la thèse que nous soutenons en faveur de Palfyn. Smellie n'avoue-t-il pas que bien longtemps avant que Chamberlen ne trahît son secret, l'emploi du forceps était entré dans la pratique des accoucheurs français, allemands ou autres. Or, nous avons démontré que chez ces divers peuples, un seul homme pouvait prétendre à la gloire de l'invention du forceps et que c'est Jean Palfyn.

Il eut le mérite de l'inspiration de cette idée généreuse qu'il proclama à l'Académie des sciences de Paris : l'accoucheur sera le sauveur de la

(1) Traité de la théorie et de la pratique des accouch. traduit de l'anglais de M. Smellie, par De Préville. Paris, 1771. T. Ier.

(2) Treatise on the improvement of midwifery chiefly with regard to the operation, to wich are addet fifty severes cases seleoted from upwards of 27 ylars practice. London 1735.

(3) Cases on midwifery, written by the late M. William Giffraad, surgeon and Man-midwife, revised and publised by Edward Hody and fellow the royal Society 1734.

mère et de l'enfant, l'art ne doit pas borner son intervention à l'emploi de moyens désespérés.

Pour le reste, nous ne voulons rien enlever au mérite des accoucheurs anglais : leur gloire ne saurait diminuer en rien celle de notre compatriote. Il nous est permis d'affirmer avec Broeckx que le chirurgien de Gand a imaginé son forceps sans avoir eu connaissance d'aucune autre invention du même genre, bien qu'il ait pu se faire que vers le même temps des hommes étrangers les uns aux autres et séparés par de grandes distances, mais cherchant à répondre à un même besoin, aient eu les mêmes pensées et se soient rencontrés dans les mêmes moyens d'exécution.

Pour compléter notre démonstration, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur le passage du livre de Laurent Heister (1), professeur à Altdorff et Helmstadt, où ce savant éminent et honnête retrace l'histoire de l'invention du forceps. Ce sera comme le résumé de notre thèse.

« Les médecins et les chirurgiens modernes les plus habiles dans l'art d'accoucher se sont donné beaucoup de peine pour imaginer un instrument à l'aide duquel on puisse sauver la mère et l'enfant et tirer le dernier en vie, autant qu'il est possible. *Palfin est le premier*, autant que je peux le savoir, qui ait inventé, pour cette fin, comme je l'ai déjà dit § X, des espèces de crochets, à extrémités larges et obtuses, que j'ai fait graver le premier, dans ma XXXIII pl. fig. 16. Cet auteur a réussi quelquefois à tirer des enfants dont la tête était fixe et immobile dans le passage, sans les blesser ou les déchirer. Mais l'expérience m'ayant appris qu'on n'en vient que très difficilement à bout, et que la chose même est quelquefois absolument impossible, surtout lorsque la tête est fortement enclavée, l'instrument n'ayant pas alors assez de prise sur cette partie, dont la surface est extrêmement glissante, et chacune de ses serres abandonnant la tête dans les efforts qu'on fait pour la tirer, j'ai compris *depuis longtemps*, que l'instrument de Palfin avait encore besoin d'être corrigé, et conduit à une plus grande perfection ; c'est dans cette vue que j'ai proposé depuis longtemps, soit dans mes cours d'opération, soit dans mes institutions de chirurgie, d'unir les deux branches par le moyen d'un axe mobile ou les liant fortement ensemble, afin qu'elles puissent embrasser et retenir plus solidement la tête de part et d'autre, et être moins exposée à glisser : je vois que mon avis a été du goût de bien de gens, puisqu'il a été suivi par plusieurs accoucheurs, qui, en joignant les deux crochets obtus à l'aide d'un axe ou d'un lien, leur ont donné la forme d'un forceps ou d'une pince, avec laquelle ils sont parvenus à tirer, non seulement des enfants morts dont la tête était étroitement enclavée, mais encore des

(1) Institutions de chirurgie, etc., traduit du latin de L. Heister, avec un tableau des principales découvertes dont la chirurgie s'est enrichie, depuis la dernière édition de l'auteur en 1750, jusqu'en 1770, par M. Paul, docteur en médecine à Avignon, chez Niel, 1770, T. II, pages 449 et suivantes.

enfants en vie, comme l'attestent Chapman, Giffrard, Bochmer et les actes d'Edimbourg (celui qui est représenté et décrit dans les essais d'Edimbourg, T. III, observat. art. XX pl. V, fig. 4, par M. Butter, est attribué à feu M. Dussé, accoucheur à Paris), où l'on trouve une figure de forceps différente de celle qu'on voit dans les ouvrages de Chapman, Boehmer et dans ma XXXIX pl.; cependant, lorsqu'on est assuré de la mort du fœtus, je préfère mes crochets ordinaires, fig. 16 et 17, aux forceps anglais, comme on a coutume de les appeler.

CHAPITRE IV.

DERNIÈRES ANNÉES DE PALFYN — SON CARACTÈRE — HONNEURS POSTHUMES RENDUS A SA MÉMOIRE.

Nous venons de faire connaître Palfyn comme savant et nous lui avons payé avec bonheur le tribut d'admiration que nous lui devions; il nous reste à dépeindre son caractère et la personnalité de l'homme qui, malgré l'hostilité permanente de la fortune, sut, par d'éminentes qualités, mériter l'estime et le respect des gens de bien.

En transcrivant sur ce sujet les données que fournissent les écrits de Voisin et de Meersman, nous obéissons à un sentiment de délicatesse et d'honneur. C'est que nous voulons conserver à ces biographes éclairés tout le mérite de leurs fécondes et laborieuses recherches, rendre hommage à la pénétration de leur esprit et exalter le patriotisme intelligent qui leur a inspiré l'heureuse pensée de consacrer leur talent à faire revivre une des gloires les plus pures de notre pays.

Voici différents extraits de leur écrit biographique sur Palfyn.

D'après son portrait (1), Palfyn devait être d'une stature moyenne et d'une complexion maigre, mais vigoureuse. Son front élevé est sillonné de profondes rides, indices d'une contention d'esprit habituelle: son regard pénétrant, l'expression de sa bouche, l'apparente rudesse de ses traits expliquent son opiniâtre application au travail et son aptitude à supporter les privations. Sa vénérable chevelure, tombant en boucles nombreuses sur ses épaules, donne un caractère imposant à l'ensemble de sa physionomie qui respire une profonde mélancolie, tout en traduisant les aspirations d'une âme intelligente et généreuse. Un collet rabattu, sans ornements ni dentelles, et un justaucorps de drap complètent son portrait.

Attaché au culte de ses pères, Palfyn, dans plusieurs de ses écrits, témoigna de son respectueux attachement à sa religion. Il se plaisait à rapporter à la Divinité son talent et ses succès. Sous ce rapport, la dédicace de son Ostéologie, écrite en flamand, est très curieuse et nous dévoile ses sentiments intimes : *Want wie is 'er onder de christenen die niet en weet dat*

(1) Voir aussi : Essai sur l'histoire de la médecine belge avant le 19e siècle, par Broeckx.

naa den val van Adam de Mensch, onderworpen zynde aan zoo veel ziektens, dat het eene byzondere goedgunstigheyd is van die oneyndige Goedheyd, uit welke alles is, door welke alles is, en in welke alles is, dat hy aan sommigen van het Menschelyk geslacht het licht geeft, om die ziektens en toevallen te kennen, de zelven te verdryven en den Mensch daarvan te behoeden. Cette dédicace, toute dans ce style, est adressée *aan den almogenden Architekt van hemel en aarde en alle de inwoonders, die het begin en het eynde van alle zaaken is, den oppersten geneesheer van ziel en ligchaam, aan wien alleen toekomt alle lof, eer en heerlykheyd.*

La reconnaissance était en effet un besoin pour ce noble esprit : à chaque pas, dans ses livres, il saisit jusqu'au moindre prétexte pour parler de tous ceux qui lui firent du bien; aucun nom n'est omis, depuis les savants avec lesquels il noua des relations confraternelles, jusqu'aux magistrats de la ville à qui il dut de pouvoir suffire aux besoins de son existence, tous reçoivent l'expression de ses sentiments de gratitude.

L'Ecole de médecine de Paris même, où il perfectionna son instruction, n'est pas oubliée. Lorsqu'en 1726, à l'âge de 76 ans, il publia la traduction de son anatomie chirurgicale, il écrivit dans la préface de cet ouvrage : *J'ai toujours médité de traduire ce livre en langue française, en considération des jeunes chirurgiens de cette nation qui sont répandus non-seulement dans nos provinces, mais aussi en Hollande, en Prusse, en différents endroits de l'Allemagne et dans les états du Nord, pour qui je n'ai pas une moindre prédilection que pour mes compatriotes, prétendant en cela leur faire une légère restitution des bons enseignements que j'ai puisés dans les Ecoles de Paris dès ma première jeunesse, et dont j'ai tâché de faire encore un meilleur usage dans un âge plus mûr, où je me suis senti beaucoup d'émulation à profiter des excellentes leçons que l'on y prodigue à tous ceux qui se portent avec ardeur à suivre ces savantes écoles et à conserver avec soin la mémoire des utiles instructions que des professeurs, consommés dans l'art, communiquent libéralement à leurs auditeurs.*

La ville où il vit le jour occupa aussi une place dans ses souvenirs affectueux, malgré les entraves qu'y subit son ardeur pour l'étude. Le 18 juin 1726, il adressa, en effet, aux bourgmestre et échevins de Courtrai, un bel exemplaire de son traité d'anatomie chirurgicale. Cet ouvrage est religieusement conservé dans les archives de cette ville. Le livre, dit-il, dans sa lettre d'envoi, que j'ai l'honneur d'offrir à vos seigneureries, est le fruit de ma longue application à l'anatomie et à la chirurgie....

Je vous l'ai présenté comme un souvenir de l'auteur qui est né à Courtrai, il y a soixante-seize ans (1).

(1) Nous donnons ici copie de la lettre qu'il joignit à son cadeau :

Gent, den 18 juny 1726.

Edele Heeren. — Het boek dat ik my de eere geefe van haer Edeleden te presenteeren,is de vrugt van mynen langdurigen arbeyd in de oeffening van de konsten der

Sa modestie, comme nous l'avons déjà fait voir, égalait son mérite. Ses mœurs étaient irréprochables. Qu'on lise la préface de la *Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération* : on y verra, mieux que par toutes les anecdotes apocryphes que l'on débite sur son compte, la preuve de son extrême simplicité. Il ne livre son ouvrage à la publicité qu'après avoir tranquillisé sa conscience, en citant un passage de Saint-Augustin et une sentence de Clément d'Alexandrie, qu'il prend pour épigraphe de son livre. Par un dernier scrupule, il évita même de traiter ce sujet en langue populaire : c'est ce qui fit que l'ouvrage fut publié en français et n'eut que fort tard les honneurs d'une traduction flamande.

La pauvreté avec laquelle il fut aux prises depuis l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort, malgré toute l'activité d'une vie entièrement consacrée au travail et à l'étude, démontre jusqu'à quel point il poussa le désintéressement. Sa position comme professeur, quelque honorable qu'elle fût d'ailleurs, lui offrait bien peu de ressources. Il jouissait d'un traitement de 200 florins, ressource insuffisante pour subvenir même aux premiéres nécessités de la vie. Aussi Palfyn sollicita-t-il une augmentation de salaire. Les échevins de la ville de Gand lui accordèrent le double de ce traitement, à condition que cette faveur obtiendrait l'agrément du Grand Conseil de Bruxelles, qui agissait au nom de l'empereur d'Autriche, Charles VI, comte de Flandre. Palfyn adressa au Conseil une requête qui fut bientôt revêtue de l'approbation des Etats et ordonnancée par le Greffier. Le hasard a fait découvrir cette pièce dans la collection du docteur De Meyer, qui conserva cet autographe comme une précieuse

anatomie en de chirurgye tot welken ik eertyds opgewekt ben geweest door eene uitmuntende spreuk van den prins der Romeynsche Welsprekentheyd Cicero : den welken zegt dat er niets is onder alle de menschelyke zaaken, dat eerlyker, treffelyker en loffelyker is, als alles doen wat mogelyk is tot deugt, eer en welstand van de Republyke. — Den zelfden zegt ook, op eene andere plaets, dat men de Republyke noyt kragtiger kan obligeren, noyt een grooter dienst doen aan zyn Vaderland als met de jongelingen 't onderwyzen, voornamelyk in een konste, die de allernuttigste en noodzakelykste is van alle de konsten, voor het menschelyk geslacht, gelyk als de Anatomie en de Chirurgye. Dit is hetgeen ik hebbe gedaen van over vele jaren, wanneer de Edele Heeren van het weerdig Magistraat van onze wydvermaerde stad Gent, de hoofstad van myn Vaderland, my de eere gedaen hebben van te stellen om de jongelingen van de chirurgye daarin te onderwyzen. En hetgeen ik hun in die konsten publykelyk hebbe geleert, heb ik van tyd tot tyd door schriften wereldkundig gemaakt, waarvan het hier nevens komende en laetste werk een vaste preuve is; hetgene aen haer Edelheden wordt vereerd, tot eene gedagtenis dat den auteur die 't heeft in 't licht gebracht, gebortig is van Kortryk, tegenwoordig in den ouderdom van 76 jaren, en dengenen, die met een diepe eerbieding en alle mogelyke agting uit gansch zyn herte zal blyven.

Haer Edeledens,

Zeer ootmoedigen en onderdanigen dienaer,

J. Palfyn.

relique et qui, avec son obligeance ordinaire, permit de faire le *fac cimile* tombé actuellement dans le domaine public (1).

Par l'analyse que nous avons faite de la vie de Palfyn, nous avons établi que l'hostilité de la corporation des chirurgiens-barbiers, exploitant les préjugés populaires rencontrés par la science à cette époque, avait nui à la considération publique de ce savant et partant l'avait considérablement empêché de se procurer par la clientèle les ressources ordinaires de la vie. Considérant au surplus que ses travaux de cabinet et d'amphithéâtre, en même temps que ses fréquents voyages, l'empêchaient lui-même de se consacrer assidûment à la pratique de son art, nous n'aurons plus besoin de rechercher d'autres motifs pour faire comprendre qu'il n'ait pu prévoir les nécessités de l'avenir. Aussi fut-il surpris par les infirmités et les besoins de la vieillesse. Sans doute l'isolement était venu s'y joindre par la perte prématurée de sa femme, de ses enfants et de tous ceux qui l'avaient aimé, car, pressé par la nécessité, il dut se séparer de ses livres et vendre sa bibliothèque. Le médecin De Brabant, qui a célébré dans des vers la mémoire de Palfyn, n'a pas oublié de signaler cette extrémité pénible et constate qu'après ce répit momentané, sa misère ne fit qu'augmenter jusqu'à sa mort (2).

Hij stierf op stroo, en, ombelond, vergeten.
Hij moest zijn boekzaal zelfs verkoopen, wild' hij eten.

Il succomba le 21 avril 1730, à l'âge de 80 ans. Ses restes furent déposés au cimetière qui entourait alors l'église Saint-Jacques, à Gand, dans la partie située du côté du Marché au Lin.

(1) Ce document porte le grand timbre impérial, entouré des signatures : De Tançay, C. Peeters. L'approbation est inscrite sur la page même, avec la date du 6 octobre 1713, et en marge l'ordonnance signée : J. H. Leroy.

Voici du reste ce que cette pièce contient : Aen den Keyser en de Coninck en zynen Raedt van staet gecommitteerd tot het gouvernement deser Nederlanden. Verthoont met alle eerbiedinge Jan Palfyn, gesworen M. Chirurgyn, anatomicus en de Lector van de Osteologie, enz... binnen de stadt Gent, hoe dat by appointemente van Schepenen van der keure zyn pensioen van twee hondert guldens 'jaers met noch twee andere guldens 's jaers, maeckende 't samen vier hondert guldens 's jaerlycx, is geaugmenteert op aggreatie van zyne keyserlyke en coninklyke Maj[t] als naerder komt te blyken uit de Reg[te] alhier in originael gevoeght, oorzaecke dat den verthoonder komt hem keeren tot zyne gemelde Maj[t], deselve seer ootmoedelyck biddende gelieve gedient te zyn van de gemelde augmentatie van twee tot vier hondert guldens 't aggreeren, d' welcke doende, enz...

(2) Palfyn mourut dans une maison incorporée à celle qui porte aujourd'hui le n° 21, rue Basse, à Gand. La date précise de sa mort a été longtemps incertaine. La pièce suivante lève tous les doutes à cet égard. — Extract der stadsrekeninge van den jaere 1731, overgegeven door den baron de Reylof als trésorier, op 11 maert 1734, waer onder fol. 133 staet het volgende : Betaelt aan Jan Palfyn, gesworen Meester chirurgyn, de somme van sesthien ponden 13 schellingen 4 grooten, over een jaer pensioen, ter causen van gegeven 't hebben de lessen van anatomie, en de

L'oubli public semblait avoir à jamais scellé sa tombe. Mais l'Ecole de médecine de Gand prospérait de jour en jour. Ses adeptes nouveaux, aux mains desquels les livres de Palfyn étaient devenus des ouvrages classiques, ne purent longtemps se défendre de sentiments d'estime envers le savant dont une culture plus élevée de leur intelligence leur fit apprécier plus parfaitement les qualités et le mérite. Ce fut un premier pas vers la réhabilitation de la mémoire du maître, et à mesure que les leçons d'amphithéâtre, à l'établissement desquels le défunt savant avait si largement contribué, se trouvait plus recherchées et plus suivies, on appréciait davantage les services qu'il avait rendus à l'humanité. L'Ecole de médecine de Gand écouta la voix publique et se fit un honneur de voter l'érection, à ses frais, d'un cénotaphe destiné à perpétuer la mémoire de Jean Palfyn. Le monument fut inauguré le 11 février 1753, qui était à peu près le 50me anniversaire de sa mort. Jamais ce grand chirurgien ne fut plus apprécié. L'élite des hommes instruits vint déposer sur sa tombe un tribut de reconnaissance. Un éloge funèbre fut prononcé par un admirateur enthousiaste qui consulta plutôt les sentiments de son cœur que les règles du bon goût. L'habile médecin (1) qui avait contribué pour une large part à la résurrection de la mémoire de Palfyn et dont les instances avaient provoqué la décision de l'école de médecine, releva encore l'éclat de cette imposante cérémonie par la lecture d'une ode flamande, pleine de patriotiques accents.

Le mausolée élevé à Palfyn fut placé contre le dernier pilier à gauche de la grande nef de l'église Saint-Jacques, à Gand. C'est un simple cippe de marbre noir, au milieu duquel se trouvent en trophée et environnés de deux rameaux de chêne, le forceps et les autres instruments de chirurgie inventés par Palfyn. Au-dessous se trouve cette inscription :

Piis manibus Joannis Palfyn scriptis anatomicis et chirurgicis per Europam clari. Obiit die 7 febr. 1733, œtatis suœ 78, posuit collegium medicum Gandavense 1783.

Le document historique cité plus haut prouve que, dans cette inscription, la mention de l'âge de Palfyn et la date de sa mort sont erronées.

L'année suivante, le même collège de médecine, ne trouvant pas sans doute ce monument digne du grand homme à la mémoire duquel il était destiné, fit ériger contre le pilier en face un autre monument plus grandiose qu'on admire encore de nos jours et dû au ciseau d'un artiste belge, Ch. Van Poucke, de Dixmude.

deselve anatomie te doen d'occasie voor vallende, verschenen den 30 augusty 1730, comt hier alleenelyk over de raete de som van thien ponden 6 schellingen 2 grooten, op de quittancie van den procureur Jacques Desmedt, als procuratie hebbende..... L. 10-16-2.

(1) Ch. L. Maximilien De Brabant, né à Gand en 1740. Il avait fait à l'Université de Louvain des études très brillantes. Doué d'une rare facilité pour la poésie, il composa souvent des comédies très spirituelles qui furent représentées par des condisciples à cette Université. Médecin des armées de l'Empereur, il mourut en 1790, d'une maladie contractée à l'hôpital militaire autrichien de Luxembourg.

Par son style sévère, ce monument rappelle le caractère imposant de celui en l'honneur duquel il a été dressé. La statue qui surmonte le socle est celle de la douleur. L'expression poignante de ses traits et la façon admirable dont elle est drapée, en fait une œuvre d'art de grande beauté. L'inscription gravée sur le monument : *Immortali Palfini genio*, est une imitation fidèle de celle que porte le tombeau de Boerhaave avec lequel Palfyn traita si souvent d'ami à ami.

Depuis, la reconnaissance publique suivit le noble exemple de l'Ecole de médecine de Gand. L'Académie royale de médecine de Belgique a fait frapper sur ses médailles l'effigie de Palfyn à côté de celle de Vésale, de Van Helmont, de Rega, de Dodonée, de Verheyen et de Van der Spieghel dont les noms rayonnent d'un si brillant éclat dans l'histoire de notre patrie et dans les annales de la science. La ville où Palfyn était né donna ce nom désormais célèbre à une de ses rues, en attendant que le bronze, dont elle amasse en ce moment les matériaux, par une souscription publique, faisant revivre le grand chirurgien dans son image, élevée sur une des places publiques de l'heureuse cité, le désigne éternellement à l'affection des mères et à la reconnaissance de l'humanité entière.

Pièces justificatives.

NOTE I.

Gedicht ter gelegenheid der opregting van het Praalgraf van M[r] Jan Palfyn, vermaard door zijne ontleed-ende Heelkundige schriften, dezen 11 febr. 1783, vyftig jaren na zyn overlyden, gemaekt door C. L. M. De Brabant, med. Gandavensis, — Te Gent, bij Jud. Beggyn, stadsdrukker, in den Engel, op d'Appelbrugge.

O gy ! voor d'Evenmensch gewoon uw Brein te kwellen,
En voor zyn heil tyd, rust en gaven te bestéen,
Die voor al uw zorg van Land en Tydgezellen
Niets tot belooning kreeg, als onregtvaardighêen :
Staat aan dit Praalgraf stil..... Hier zult je in Tegenwinden
De vraak die U betaamt en uw vertroosting vinden.

—

Hier ligt uw Lotgenoot ! Hier ligt Palfyn begraven !
Geoeffend, handig, groot in d'Heelkund *voor zyn Tyd*,
En by uitmuntendheid Ontleder, Letterbraven,
Die deugdzaam, zedig, zagt met zorg en werkzaamheid
Al wat Natuur hem oit heeft in 't gedagt gegeven,
De konst en Land te Nut, zeer duidlyk heeft beschreven.... enz.

—

Gedigt aan M[r] Jan Palfyn, berugte ontleder en wondheeler, toen zyn Praalgraf, vyftig jaren na zyn dood was opgeregt, door de zorgen en jonst van het genees-heel en artzenijkundig genootschap binnen Gent, den XI van sprokkelmaand 1783. — Tot Gent, by de weduwe S. Somers, in den Salamander.

Gy doet dan na 't verloop van vyftig zonnekringen,
O stam van Esculaap ! tot eer der stervelingen
De faam herleven van uw dierbre kunstgenoot
Palfyn ! 't geheugen van ons vadren ontweken,
Van wier beleit en konst de jongste tyd zal spreken
Kryg dan een beter lot.

—

Kryg wat we U schuldig zyn, Gy die uw dierbre dagen
Aan 't welzyn van den staat en konst hebt opgedragen.
Ja, kryg een eerlyk graf, een rustplaats voor 't gebeent;
En schoon gy daar niet rust, nog zal de naneev 'weten
Dat gy, in vroegen tyd, zoo jammerlyk vergeten,
Met ons nog blyft vereent.

enz.

Note II.

Lofspraak van den alom beruchten Jan Palfyn, heelmeester en leeraer in de zelve konst binnen de stad Gent, uitgesproken door Martinus Adolphus Van Dueren, geneesheer, ter gelegenheid der Lyksplechtigheden en oprechting zyns Praalgrafs, door de Burger vaderen der genees. Heel en artzenijkunde, binnen de herderlyke kerk van den H. Jacob, den 11 van sprokkelmaand MDCCLXXXIII.

Te Gent, ter drukkerij van J. F. Vanderschueren, in de Brijdelstege, bij d'Appelbrugge.

Note III.

Opheldering der wel-luidende en aanbelangende lofspraak van Jan Palfyn, berugten ontleekundigen, in het licht gegeven door den zeer geleerden en welgeoeffenden Hr Martinus Adolphus Van Dueren, geneesheer binnen Gent, den elfsten van sprokkelmaand 1783. Tot Gent, by de weduwe S. Somers, by den nieuwen Raed, in den Salamander.

Note IV.

Voici quelques extraits de cette critique :

Aristoteles, Pythagoras, Henocrates, Senoca, Cato Uticencis, Scipio, en meer andere, spelen door gansch deze lofrede, een zeer gewigtige rol, dat is gansch niet kwalijk gepeinst, want onze geleerde Palfyn mag op dien voet wat langer achter de gordijn blijven : van den anderen kant, Palfyn kwam hier niet alleenig te pas.

Et plus loin :

Wy hebben hier nog eene schoone spreuk van Palfinus of liever van onzen geneesheer (Van Dueren) : *Met Aristoteles in Athenen begeer ik Akademicus te zyn.* Palfyn ! gy mogt vrij naar Athenen gaan, maar gy zoudt er Aristoteles niet meer gevonden hebben. De man was korts te voren gestorven. Gy hebt beter gedaan met het Nederlansch Athenen te bezoeken. Gy hebt daar immers ook ordentelyke lieden gevonden ! Maar Akademicus was een latynsch woord, en wat is een sermoon zonder latyn.

Plus loin encore. — Aartsgaven. Wat is dat? God zy geloofd, wy leeren nog allen dag wat nieuws.

NOTE V.

O pitoyable traitement ! bon tout au plus pour servir d'expédient trompeur à un désespéré, comme s'accroche, sans discerner, à toute épave, le malheureux naufragé. Oui, disait Palfyn, je n'ai pas vu jusqu'ici, traiter les accidents de conséquence avec une connaissance fondée. Ces prérogatives d'ailleurs sont corrélatives d'une parfaite théorie de l'anatomie, d'un sain raisonnement, d'une juste notion de la maladie, de l'appréciation correcte des symptômes.... Le titre de chirurgien, ce nom seul procure-t-il les capacités nécessaires pour accomplir toutes les charges de son ministère? Mes ancêtres ont rencontré des cas extraordinaires, des malheurs, des accidents qui surpassaient leur savoir..... De qui suivrai-je le conseil ? Qui m'instruira ?

VAN DUEREN. *Eloge funèbre.* Traduit du flamand en 1783.

—

NOTE VI.

Notre illustre philosophe, ce physicien si expert et si habile, ce Cicéron dans l'art de la chirurgie et anatomie, reçut le jour sous le Grand Louis XIV, qui régnait dans le siècle vraiment de fer pour la chirurgie. Cet art était pour ainsi dire mis à l'oubli, son éclat était flétri, son lustre déjà terni semblait tout à fait s'éteindre. On ne vit qu'ignorance, fautes grossières, cruels sacrifices! on taillait, on tuait, on assassinait! oui, on assommait! Cette science était devenue dans tous les pays sous sa domination un art avilissant et méprisable : dans tout son royaume, on ne trouvait pas un chirurgien expert qui pût le guérir d'une simple fistule....

Cet art (la chirurgie) pour lors si peu cultivé, si mal perfectionné, cet art dont l'Eclat et la Renommée étaient tout à fait ternis, oui, foulés aux pieds par l'incapacité des chirurgiens ignares (de Heelkunde, eilaes ! toen zoo onbeschaeft, als zonder Glans en Roem, gepleegd door naakte heelkundige), barbiers méprisables qui s'étaient glissés frauduleusement parmi les vrais enfants de l'Esculape.

VAN DUEREN. *Eloge funèbre..* Trad. du flamand en 1783.

—

NOTE VII.

Palfyn. — Gedicht door mevrouw Van Ackere, geb. Maria Doolaeghe. — Dixmude, in deze laatste jaren vereerd door het ridderkruis van h et Leopoldsorde

—

'K ben moeder : 't zegt genoeg opdat ik voor U kniel!
Den warmen toon U zing, geofferd door de ziel,
Op uw eerwaardig graf, Palfyn, gebloemte strooije,
Erkentlijk nederzink', de handen zamen plooije
En 't dankgebed U storte, U, die aan 't zwak geslacht
Naast God, de eerste hulp, in doodsgevaren bragt.

—

Moi aussi je suis mère : voilà pourquoi je chante en ton honneur un de ces hymnes que l'âme inspire ; voilà pourquoi, Palfyn, je jonche de fleurs ta tombe vénérée, sur laquelle je m'incline, les mains jointes, en épanchant pour toi la prière de la reconnaissance, pour toi, qui, le premier après Dieu, vins en aide à la femme dans ses longues heures de torture....

Quel est celui qui la dispute au tombeau et entreprend de triompher du trépas? qui fait descendre la consolation sur ce lit de mort? C'est Palfyn ; son esprit s'élance, livré à des méditations profondes, et plein d'audace, il invente, il crée : le secret de l'art humanitaire, qui manquait jusqu'à ce jour, est enfin connu.

L'art aide la main de Palfyn, guidée par une adresse intelligente, avec une assurance que rien ne trouble. Déjà la famille éplorée suspend ses gémissements. Dieu, de sa main paternelle, soutient la femme souffrante ; l'enfant et la mère échappent à l'étreinte de la mort.

L'envie de l'étranger veille et épie ce tombeau solitaire ; elle attribue à une autre contrée la gloire de la noble et salutaire invention ; l'honneur, autrefois refusé à l'homme vivant, on se le dispute, on le revendique avec ardeur.

Arrache-toi à ce sommeil de mort, toi, sa ville natale, Courtrai ; porte haut la tête et enorgueillis-toi de ce trésor envié. Qu'il ne suffise pas que le champ des Eperons témoigne seul de ton ancienne grandeur; devant Palfyn aussi doit se ployer le genou de l'étranger.

Allons, offre à la patrie, à Dieu, l'offrande attendue. Qu'au signal de ta main paternelle sorte de la nuit des siècles l'image de ton fils; qu'elle surgisse non loin de tes champs fameux et qu'elle brille, elle aussi, au milieu de l'éclat dont reluit le front des vieux héros de la Flandre.

Et alors, ô mères ! alors qu'il sera debout sur son piédestal, qu'il vous sourira, instituez une fête annuelle en son honneur.

. . . .



BIBLIOGRAPHIE.

1. *Palfyn.* Nieuwe osteologie, Gend 1701. Leyde 1724. Breslau 1730. Paris 1731.
2. — Anatomycke of ontleedkundige beschryving van twee monstreuselyke kinderen, alsmede eene curieuse verhandeling van de bysondere wegen waer door het bloed circuleert in de ongeboren kinderen, te Gent 1703. Leyde 1708.
3. — Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, plus un traité des monstres de Fortunio Liceti, etc. ; lequel ouvrage on peut considérer comme une suite de l'accouchement des femmes, par M. Mauriceau. Leyde 1708, 1714 et 1724 et 1730.
4. — Heelkonstige ontleding des menschelyk lichaems. Leyde 1710 et 1718. Leipzig 1717. Traité d'anatomie chirurgicale. Paris 1726, 1734 et 1753. Amsterdam 1733. Venise 1758.
5. — De besondere heel en geneeskonst der oogsiektens. Leyde 1714.
6. — Handwerken der heelkonst. Leide 1710. Amsterdam 1733. Francfort en Leipzig 1717.
7. *Van Dueren.* Martinus Adolphus. Lofspraek van den beroemde Jan Palfyn, ter gelegenheid der oprechting zyns Praalgrafs 11 febr. 1783, te Gend. Vanderschueren.
8. * * Opheldering der wel luidende lofspraak van Jan Palfyn, in 't licht gegeven door Van Dueren. Te Gend by de weduwe S. Somers.
9. *De Brabant.* Gedicht ter gelegenheid der opregting van het Praalgraf van Mr Jan Palfyn, vyftig jaren na zyn overlyden. Gend by Beggyn 1783.
10. * * Gedigt aan Mr Jan Palfyn, toen zyn Praalgraf, vyftig jaren na zyne dood was opgeregt binnen Gend. Tot Gend by de weduwe Somers 1783.
11. *Foppens.* Bibliotheca Belgica.
12. *De Feller.* Dictionnaire historique.
13. *Luiscius.* Algemeene historiesch, geographiesch en genealogisch Woordenboek S'gravenhage 1730 in-fol.
14. *Groshans van Rotterdam.* Historische aanteekeningen. Amsterdam 1869.
15. *Moreri.* Le grand dictionnaire historique ou mélange de l'histoire sacrée et profane. La Haye in-fol.
16. *Halleras.* Biblioth. chirurg. Lugd Balav. 1774, tom III, p. 335.
17. *Heister B. Laur.* Instit. chir. opus triginta annorum. Amstelodami 1793.
18. *Eloy.* Diction. historiq. de la med. anc. et moderne. Mons. Hoyois 1778.

19. *Paquot.* Mémoire pour servir à l'histoire litt. des Pays-Bas 1770. T. XVIII, p. 276.

20. *Michaud.* Biog. universelle anc. et mod. T. XXXI, p. 408.

21. *Biographie médicale.* Paris. Panckouke 1824, T. VI, p. 34.

22. *Van der Aa.* Biographisch Woordenboek der Nederlanden 1867. — Nous avons été surpris de voir que cet auteur ne fait pas mention de Palfyn. Il est vrai que l'ouvrage n'est pas encore au complet : diverses livraisons sont encore attendues.

23. *Piron.* Algemeene levensbeschryving der mannen en vrouwen van België 1860.

24 *De Meyer.* Analectes médicaux.

25 *D. Hoefer.* Nouvelle biographie générale. Paris MDCCCLXIV.

26. *M. J. V. Goethals.* Biblioth. de la ville de Bruxelles. — Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique. Bruxelles 1833.

27. *F. Vanderhaegen.* Bibliographie gantoise, recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs de Gand, 1483-1850.

28. *J. D. Mersseman.* Article biograph. sur Palfyn. Bruges Vandecasteele-Werbrouck 1844.

29. *Voisin.* Notice sur la vie et sur les travaux de Jean Palfyn. Gand, D. Goesen-Verhaeghe 1827.

30. *Vrouwe Van Ackere,* geb. Mar. Doolaeghe. In de avondlamp het lierdlicht Palfyn. Gent 1850.

31. *Broeckx.* Essai sur l'histoire de la médecine belge av. le 19e siècle. Gand, Bruxelles et Mons 1837. Accedunt effigies æri incisæ Vesalii, Helmontii. Regæ et Palfynii—opus præmio ornatum (Choulant).

32. — Notice sur l'invention du forceps. Bruxelles 1846 et Bull. de l'Acad.

33. — Encore un mot sur le forceps. Malines 1848 et Bull. de l'Acad.

34. *Ant. Portal.* Histoire de l'anat. et de la chir. Paris 1771.

35. *Velpeau.* Traité d'anatomie chirurgicale. Bruxelles 1834.

36. *Choulant.* De re medicâ. Lipsiæ 1842.

37. *Brisseau.* Paris 1709. Remarques sur la nature de la cataracte.

38. *Ant. Petit.* Troyes 1707. Traité des maladies des yeux.

39. *Ant. Reiss.* Recherches historiques sur le forceps. Strasbourg 1805.

40. *Ign. Rist.* Essai historiq. et critiq. sur le forceps. Strasbourg 1816.

41. *Levret.* Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux. Paris 1747.

42. *Mauriceau.* Observations sur la grossesse et les accouchements des femmes et sur leurs maladies. Paris 1695.

43. *Smelli.* Traité de la théorie et pratique des accouchements, traduit par M. De Préville. Paris 1754 et 1771.

44. *Phil. Adolph Böhmer.* Disquisitio de usu et præstantia forcipis anglicanæ in partu difficili. Halæ Magd. 1746.

45. *Guill. Mauquest de la Motte.* Traité complet des accouchements. Paris 1722. Leyde 1729.

46. *Chapman.* Treatise on the improvement of midwifery. London 1735.
47. *William Giffrard.* Cases on midwifery, revised and publised by Edward Hody 1734.
48. *Paul.* Avignon 1770. Traduit des instituts de chirurg. de L. Heister.
49. *Burggraeve.* Etudes sur André Vésale.
50. *Herman Tronckey.* Behendelingen over vroedkundige pratyke. Amsterdam 1728.
